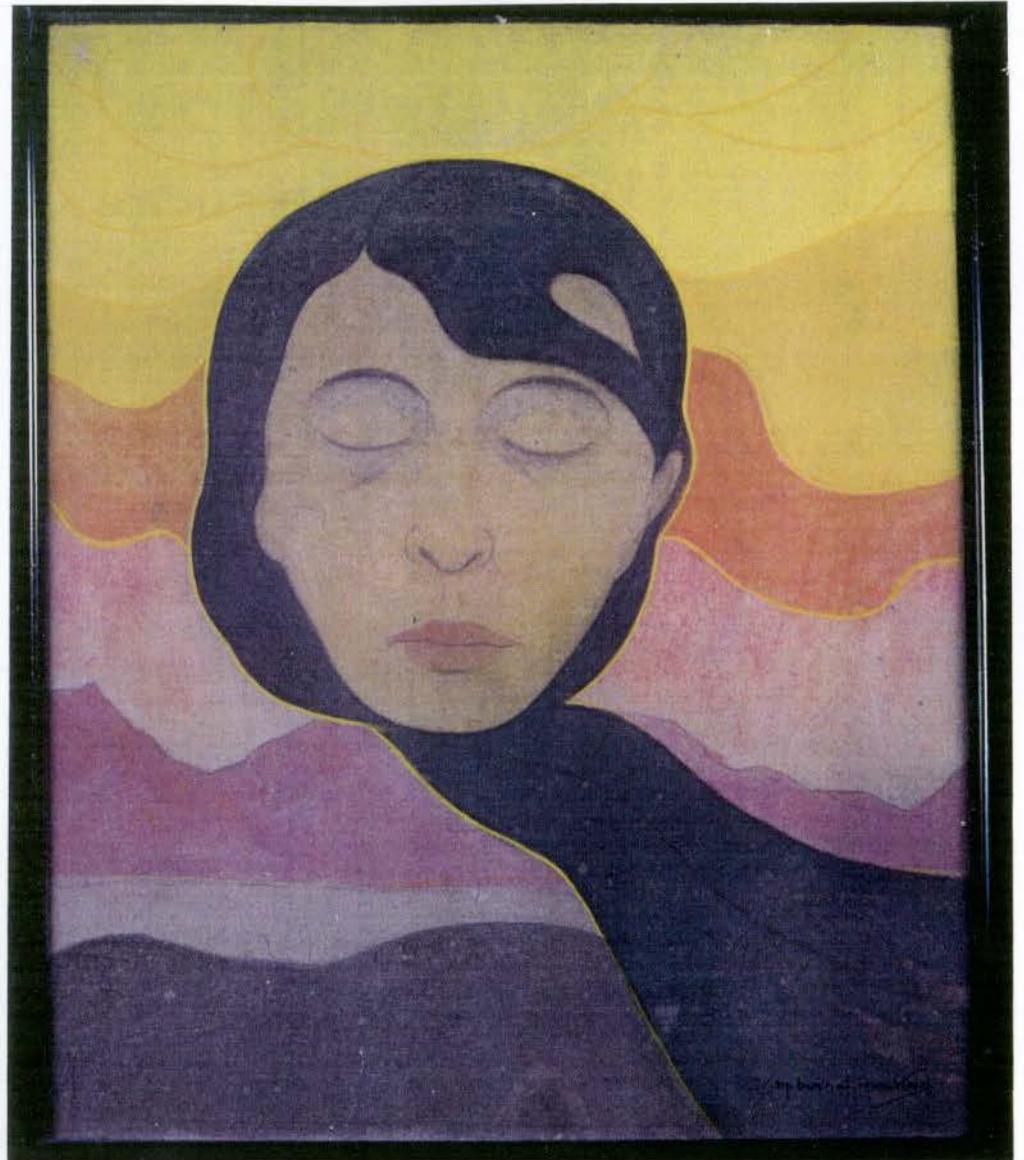




LOTÉRIE
ROMONDE

Association des Amis de
Marguerite Burnat-Provins





Couverture : Passion - Clos des Pins -22 mars 1933
Pastel
Avec l'aimable autorisation de P. et O. Ract Madoux,
Librairie « Jadis et Naguère » Paris

Une série de dessins se rapportant à cette époque de Bayonne est visible
dans le catalogue du Manoir de Martigny, 1980 , de la page 51 à la page 60.

SOMMAIRE

6 La guerre et l'émigration
Catherine Dubuis

Claude Lafaye, historien, Château-Landon, France

9 Une littérature : Marguerite Yourcenar
Prose journalistique
Catherine Dubuis

Catherine Dubuis, critique littéraire, Echandens, Suisse

7 Le Crime littéraire
Aux marges
Marguerite Yourcenar-Provine

Romaine de Kalbermatten Renaud, architecte, Genève, Suisse, pour le choix des illustrations et la facture du *Cahier*

10 En guise de postface
Claude Lafaye

ont réalisé ce *Cahier* 11.

12 Bulletin d'adhésion
Bulletin de commande
L'éditeur : Librairie de la Sorbonne - Paris

ROMAINE DE KALBERMATTEN RENAUD

Le prix de vente au public de ce cahier est de 10 francs, en plus de la taxe de 10% sur le chiffre d'affaires. Le prix de vente au public est de 11 francs.

Le cahier est imprimé sur papier de qualité par la Librairie de la Sorbonne - Paris.

LA GUERRE ET L'ECRITURE

Le sommaire de ce Cahier peut paraître maigre, puisqu'il ne comporte qu'une contribution extérieure. Je reviendrai sur cette dernière plus tard.

Je n'ai pas l'habitude de divulguer les coulisses de la fabrication de nos Cahiers. Je le ferai pourtant aujourd'hui, une fois n'étant pas coutume. Il est souvent difficile d'obtenir des contributions pour nourrir les Cahiers Marguerite Burnat-Provins. Malgré les prix qui semblent prendre l'ascenseur, à la fois de ses manuscrits et de ses dessins, l'artiste reste mal connue et ne suscite guère l'intérêt des chercheurs.

Comme j'avais décidé de publier des articles que l'artiste a fait paraître dans le *Courrier de Bayonne et du Pays basque*, durant l'année 1915, j'ai pensé que ces textes appartenaient en quelque sorte au patrimoine français, et qu'il revenait au premier chef à des Français d'en parler et de les commenter. Si j'ai reçu de la part de Claude Lafaye un accueil très chaleureux et un soutien indéfectible, il n'en a pas été de même d'autres personnalités pressenties. Deux d'entre elles m'avaient même assurée de leur collaboration, mais le moment venu, malgré plusieurs rappels, je n'ai rien vu venir... Quant aux historiens suisses que j'ai sollicités, leur réponse fut nulle. Sans doute ai-je frappé à de mauvaises

portes, et je garde l'espoir qu'il existe dans notre pays des gens qui seront intéressés par les textes que nous publions aujourd'hui.

Pour y revenir, car c'est là l'essentiel, l'ensemble que vous allez lire est formé de huit articles qui s'échelonnent du 16 janvier au 25 février 1915. On peut mesurer le formidable effort d'écriture que cela représente: les articles sont longs, fournis, et, pour les premiers, paraissent au rythme de quatre par semaine. J'ai émis ailleurs l'hypothèse que ce travail, mené parallèlement à celui des dessins hallucinatoires déclenchés par la mobilisation générale, pouvait avoir préservé Marguerite Burnat-Provins d'une dérive hors du réel. L'actualité de la guerre, son horrible réalité, le désir, le devoir de lutter contre elle ont peut-être, grâce à cette activité journalistique, évité à l'artiste une dramatique perte de contact avec le monde réel.

Le texte de Claude Lafaye met en place un contexte nécessaire à la compréhension de ces articles. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas annoté les articles, car bien des allusions qu'ils comportent sont éclairées par la postface. Plus encore, grâce à une sensibilité particulière, grâce aussi à une expérience qu'aucun d'entre nous ne possède, Claude Lafaye rend compte du ton et des couleurs de ces textes. Et surtout, remercions-le de souligner avec justesse et sobriété combien l'artiste puise dans son cœur de femme la force de lutter contre la barbarie.

Catherine DUBUIS

UNE DECOUVERTE: MARGUERITE BURNAT-PROVINS JOURNALISTE

Les huit articles que l'on va lire forment un tout: c'est un vibrant appel aux neutres en même temps qu'une dénonciation véhémement du «crime universel» perpétré par l'Allemagne. Cet ensemble n'est qu'une partie des textes que Marguerite Burnat-Provins a donnés au *Courrier de Bayonne* pendant la première année de la guerre. On trouve sa signature de manière régulière de septembre 1914 à septembre 1915. Elle semble s'être imposée par la force de sa plume, puisque ses articles paraissent à la une du journal. Elle est très souvent censurée, ce dont elle tire gloire, car elle ne se prive pas de signaler le fait. Brusquement, fin septembre 1915, son nom disparaît des colonnes du journal. On peut faire des conjectures: la hardiesse de ses propos ont pu effrayer le rédacteur en chef; plus vraisemblablement, la lassitude de n'être pas soutenue dans son action l'a emporté sur la volonté de dire le scandale de la guerre.

Car à plusieurs reprises, Marguerite Burnat-Provins souligne la solitude dans laquelle elle mène son combat, le peu de réaction de l'entourage, l'indifférence des autorités. Elle n'arrache que des sourires condescendants, on la considère au mieux comme une ingénue, au pis comme une exaltée qui ne sait pas de quoi elle parle. Et pourtant, cette femme, cette artiste, cette «Flamande»,

telle qu'elle se désigne elle-même, a éprouvé dans sa chair même les désastres de la guerre. Le beffroi d'Arras détruit, c'est toute son enfance qui s'effondre. Sa famille sur les routes de l'exode, c'est son cœur qui saigne et s'angoisse. Ses œuvres pillées, c'est la raison d'être de l'artiste qui sombre.

Cependant, l'intérêt de ces textes vient aussi de la force de leur style. La plume de Marguerite Burnat-Provins journaliste, faite d'énergie et de fermeté, de véhémence et de talent oratoire, nous rappelle à point nommé ses qualités de polémiste, déjà révélées par les articles sur la défense des paysages en Suisse. Elle est maître aussi dans l'art d'argumenter, et certains passages sont des exemples de logique sans faille. Mais elle conserve ses antennes, et pressent l'horreur du siècle à venir. Nombreuses sont ses prémonitions quant à la durée de la guerre, à la fatalité de la «prochaine», dont celle-ci n'est qu'un préambule. Elle annonce même les grandes migrations de réfugiés fuyant les massacres, dont le XXe siècle s'est fait une spécialité.

A côté de ces prophéties éblouissantes, l'excès dans la caricature et le nationalisme outrancier font pâle figure. Mais on ne peut les ignorer, ils participent de ce que Claude Lafaye appelle la «mentalité profonde d'une époque». Si pourtant Marguerite Burnat-Provins diffère du sentiment général, c'est dans sa réaction à la déclaration de guerre, dont on sait qu'elle a provoqué chez elle une commotion si violente que des visions étranges n'ont cessé dès lors de l'habiter. Rien à voir

donc avec la liesse qui, de manière générale, a accueilli l'annonce de la mobilisation de 1914.

Le dernier article est particulièrement poignant. Il signe la défaite de la civilisation, «princesse nuageuse et chimérique», la faillite de cette «conscience universelle», si lente à se frayer un chemin que les barbaries ont tout loisir de se déchaîner. Le bilan est amer, la nausée au bord des lèvres. Le forfait s'est accompli sans que les neutres aient bougé. Après la guerre, l'étranger reviendra, plus prospère que jamais, «avec son kodak», fulgurante prescience des hordes touristiques envahissant les lieux mêmes des plus grands désastres.

Catherine DUBUIS

Le Crime Universel (I)

Aux Neutres

... Et personne ne dit mot.

Gabriel Hanotaux

Le 27 septembre 1914, l'âme labourée de douleur et d'indignation, d'accord avec le groupe anglais et français parmi lequel je me trouvais alors, j'envoyai à M. Viviani, président du Conseil, le télégramme suivant. Il a paru dans ce journal le 5 octobre 1914, avec un blanc, la censure ayant supprimé plusieurs lignes du commencement.

A M. Viviani, président du Conseil
Bordeaux

«Un général allemand donne aux soldats l'ordre de massacrer tout ce qui tombe entre leurs mains. Prisonniers, blessés, isolés doivent périr. Nous savons que la mutilation s'exerce sur les hommes et les enfants, que tous les faibles sont menacés du carnage. Les femmes de l'univers entier ne peuvent y assister [sans réagir], il doit être arrêté. L'état actuel des communications ne permet pas d'organiser une supplique générale, le temps presse et l'on tue. Nous n'avons pas peur des canons, nous acceptons tous les sacrifices, mais nous voulons une guerre régulière. Que notre sage président et le gouvernement s'unissent immédiatement aux chefs des nations alliées pour demander au monde civilisé d'imposer à l'Allemagne et à l'Autriche une lutte conforme aux lois établies, pour instituer une

commission de neutres à l'effet de contrôler le sort des blessés et des prisonniers. En quelques jours, on peut agir fortement et sauver des millions d'êtres du martyre et de la mort. Il faut agir. Continuer les hostilités dans ces conditions serait un crime anti-national, anti-fraternel, anti-humain. Je ne suis qu'une Française, mais au nom de la France et de la civilisation, je vous supplie de prendre cette demande en considération et de la transmettre au gouvernement. Toutes les femmes la signeraient.

Sentiments respectueux.»

Il est inutile de dire qu'il ne s'agissait pas de faire prévaloir une opinion personnelle, ni, dans un moment grave, d'attirer une attention spéciale sur un fait discutable. L'opinion était et est toujours unanime, les atrocités évidentes, l'inertie universelle plus évidente encore. Je voulais joindre une voix à toutes celles qui, j'en suis convaincue, ont imploré et le font encore.

Je m'adressai à des femmes en vue, à des journalistes écoutés. J'allai à Bordeaux trouver un personnage particulièrement éminent et frapper à la porte de M. Clémenceau.

Aucun de mes correspondants français ne répondit, M. Clémenceau fut invisible et le personnage consulté conclut par la formule sacramentelle: Rien à faire.

Puis, ce fut l'interdiction de trois articles successifs se rapportant à mon projet, la censure acheva de l'étouffer.

Si les circonstances n'étaient pas aussi douloureuses, aussi terribles, la relation de ces détails

n'aurait, en elle-même, que peu d'importance. Mais le but poursuivi valait qu'on s'y attachât, et ce qu'il faut retenir, c'est que pareil fait s'est renouvelé un nombre considérable de fois. Partout on a systématiquement réduit et maîtrisé l'élan vers la justice et l'humanité.

Tous ceux à qui je parlai de mon intention m'encouragèrent, mais le soutien manqua, et, une fois encore, il fallut reconnaître qu'il est plus facile de commettre un crime que de faire une bonne action.

Les uns, quoique pénétrés de l'horreur de la situation, disent: S'adresser au gouvernement, candeur; compter sur une intervention des neutres, autre candeur.

On se bat, que peut-on faire de plus?

Ce raisonnement n'est admissible que si, nous aussi, nous ne reconnaissons comme les Allemands qu'une seule force, une force brutale.

Il n'est admissible que si nous sommes obligés d'avouer qu'il n'y a pas de civilisation.

Or, il est une *force morale*, à laquelle on ne peut ni ne veut recourir. Ainsi, en dehors de l'action des armées, on ne fait rien.

Pourquoi?

La réponse n'est que trop claire, elle est renfermée dans ce dilemme.

Ou bien, *la civilisation n'existe pas et alors, il n'y a rien à faire.*

Ou bien *la civilisation existe et tout devait être tenté.*

Nous en avons ainsi la preuve irréfutable, et c'est la conclusion la plus amère à tirer, entre autres, d'une guerre hideuse: *la civilisation n'existe pas.* Il est donc

inutile, puénil presque à l'heure actuelle, de réclamer quelque chose en son nom.

Nous en voyons partout le simulacre et la comédie. En réalité elle n'est nulle part.

Ni chez les barbares d'abord, ni chez les peuples que des conventions retiennent en face du crime le plus avéré.

Donc, si l'on peut poser cette affirmation, ce n'est pas seulement parce que les Austro-Allemands et les Turcs se conduisent comme des fauves, mais parce que depuis des mois, le monde *prétendu civilisé* a laissé se déchaîner le plus effroyable carnage parmi les inoffensifs.

Il est *spectateur*, et de pareilles scènes, au XXe siècle, ne devraient pas avoir de spectateurs bénévoles et immobiles. C'est la transgression tolérée, et par le fait encouragée, de toutes les lois de l'humanité. Le droit des gens, la vie des faibles, la parole donnée relativement aux lois reconnues, les villes ouvertes, la propriété, plus rien n'est respecté, il faut que tout y passe *sans aucune nécessité d'ordre militaire*, mais pour le bon plaisir des hordes sauvages qui se sont ruées sur l'Europe.

On se plaît à nommer la civilisation un rempart. Ce rempart, les hordes ne l'ont pas trouvé devant elles. Aujourd'hui la brute domine partout, elle a fait tout ce qu'elle a voulu, on s'est incliné, elle peut donc se croire la maîtresse.

Et pourtant, lorsque, dans les mémorables journées d'août 1914, les Allemands parjures violèrent la neutralité de la Belgique et assassinèrent les premières victimes innocentes, Alexis Samain et le curé de Moyenvic, pour les esprits avertis il était facile de prévoir, d'après ces actes de début, *tout ce qui allait se passer.* On

connaissait le catéchisme de Bismarck et des théoriciens teutons. Le militarisme prussien était décidé à l'appliquer strictement et dans toute sa férocité. Quand Guillaume II, outré de l'attitude héroïque d'Albert Ier, déclara qu'il la lui ferait payer cher, nous savions ce que cela voulait dire. Il saisissait un prétexte, comme ses troupes qui ont allégué partout que des individus sans armes tiraient sur elles! Tout était prémédité. Pourquoi chercher même une vague excuse quand on arrive avec des bombes incendiaires, des cartouches spéciales, des pastilles inflammables, des voitures à naphte, des sabres à dents de scie et le reste! Ce qui venait, ce n'était pas la guerre et ce n'était pas des soldats, mais le banditisme outillé, organisé depuis quarante-quatre ans, en vue de cette immonde curée, par un peuple de malfaiteurs cyniques dirigé par des scélérats à qui tous les moyens sont bons.

A peine avions-nous entendu les premières clameurs des martyrs, vu la flamme des premiers incendies, qu'un murmure angoissé, un sanglot lamentable répéta de tous côtés: C'est abominable, où allons-nous, cela va-t-il durer?

Et cela a duré. Les jours sanglants passèrent, toujours plus sanglants. Sur des territoires prospères où florissaient l'art, le commerce, la vie laborieuse, on ne compte plus les charniers et les ruines. Il semblait à chacun, dans la masse horrifiée, que cette régression monstrueuse qui nous reporte aux âges primitifs, avec en plus le raffinement d'un matériel spécial pour l'extermination, il semblait qu'une intervention providentielle dût se produire, toute-puissante, pour

empêcher le fléau de s'étendre dans les proportions formidables que nous constatons.

Cette intervention aurait dû être l'œuvre immédiate de la civilisation, mais *rien ne se produisit, le mal continua, il en sera ainsi pendant bien longtemps encore*, car nous ne pouvons nous faire aucune illusion sur la durée de la guerre. Les plus optimistes le sentent, ce sera très long.

Ainsi nous avons connu le massacre des innocents. Aujourd'hui 15 janvier 1915, il dure encore, il dure depuis le 4 août 1914. Rien de pareil, rien d'aussi atroce ne s'est jamais vu.

16 janvier 1915

Marguerite BURNAT-PROVINS

(à suivre)

Le Crime Universel (II)

Aux Neutres

(suite)

Devant cette immense calamité, l'idée qui jaillit, le premier besoin qu'on éprouve, protester! Protester comme on peut, avec ses moyens, avec l'espoir surtout qu'un grand mouvement se dessinera, protester, car l'inaction semble odieuse. Le degré de culture et de perfectionnement où nous sommes... où nous croyons être arrivés, nous a fait une mentalité, une sensibilité qui ne peuvent plus supporter ce supplice moral et nos ennemis comptent là-dessus pour hâter la conclusion de la paix. C'est inutile cependant, nous souffrirons, nous mourrons, mais nous ne capitulerons pas. Sûrement, ce réflexe accroît le nombre des victimes de tant de convulsions intérieures, des victimes de la barbarie. On ne pourra pas les compter, tous ceux qui, dans un délai plus ou moins court, tomberont touchés à mort par la violence de l'émotion. Les chiffres surpassent ce que l'on peut imaginer, mais cette destruction en marge, évidemment, ce n'est rien. La diplomatie doit ignorer le détail, ne pas faire de sentiment et se tenir dans les grandes lignes. Lorsqu'un choc aussi formidable se produit, les notions «individu», «famille», disparaissent, il ne reste que des blocs portant des noms de pays.

Et certes, nous sommes fiers de nous appeler: France. Pour elle, nous attendrons dans la joie du *sacrifice nécessaire* que ce nom si brillant resplendisse plus que jamais. Mais nous sommes aussi des êtres en chair et en os, des cerveaux et des âmes, qui protestons contre le *sacrifice inutile*, contre les tortures

épouvantables infligées à nos frères, à nos sœurs, français et alliés, à tous ces civils *qui devaient être protégés*.

Pour ceux qui s'abstiennent de prendre part au conflit, il ne s'agissait pas seulement, en l'an 1915, de dire: «Faites vos affaires vous-mêmes, liquidez vos différends, cela ne nous regarde pas.»

Non, la question de vie ou de mort des êtres sans défense regarde *tout le monde*, et cette question poignante est posée tout de suite, à côté des grands problèmes politiques qui motivent la conflagration européenne et dont la solution ne peut appartenir qu'aux armes, puisque, pour s'arranger, les peuples n'ont jamais rien trouvé de mieux que ce moyen abominable, la guerre.

Par là-même, ils s'affirmaient incapables de civilisation. Personne, depuis le 4 août 1914, n'a ignoré cette face épouvantable de la lutte contre un ennemi qui se pare glorieusement du titre de vandale et du surnom de Hun, et la possibilité d'agir efficacement, tout est là, se trouvait absolument en-dehors du rôle si difficile des défenseurs, déjà aux prises avec les barbares.

Ne pas faire preuve de solidarité complète dans un cas pareil, c'est l'aveu même que nous n'avons plus aucune illusion à garder sur un vocable creux exprimant un rêve irréalisable qui doit demeurer parmi les mythologies. Car la civilisation dut signifier au premier chef solidarité morale absolue entraînant la réaction collective contre toute atteinte aux lois fondamentales de l'humanité et à l'ensemble de la civilisation.

Les protestations verbales doivent être considérées comme nulles. Leur platonisme est une odieuse

comédie. Aussi les Allemands peuvent-ils dire avec le général von Beyeler: «Nous nous moquons des neutres», en quoi ils ont raison, vu que les neutres, assis en rond, se contentent de les regarder faire. Ils pouvaient tenter de parler d'abord, et se voyant éconduits avec le cynisme et l'arrogance dont sont coutumiers ces bandits, avoir recours immédiatement à l'argument décisif, le canon. Mais, pour enrayer les sanguinaires débauches qui resteront comme une plaie béante dans l'histoire, il fallait tous les canons du monde et tout de suite.

La France, écrivait quelqu'un, n'implore personne, répondant ainsi aux insinuations allemandes à propos du Japon. Mais, de cela personne ne doute. Pour atteindre leur but politique, la France et ses alliés n'ont besoin que de temps. Ils se défendent, ils se défendront, ils vaincront. La question n'est pas d'appeler au secours pour aider nos armées parce qu'elles sont insuffisantes, ceci se passe de démonstration, les faits répondent.

Maintenant surtout que le rapport officiel a fait la lumière dans un véritable gouffre d'infamies et de désolation, tous les neutres savent qu'il y a deux guerres, celle des alliés contre l'Allemagne et celle des barbares contre les femmes, les vieillards, les petits enfants. *Tous les neutres savent qu'on ne peut pas jouer sur les mots «défendre», «protéger».*

Sur le papier, tout est vite réglé. Dans la réalité, c'est autre chose. Pour nous, la réalité, c'est ceci. L'armée allemande n'est pas une armée, c'est une ménagerie dont les dompteurs ont développé tous les pires instincts. Les cages sont ouvertes, les fauves se sont précipités sur qui? On l'a vu. Leurs exploits, c'est d'anéantir les non

combattants, de détruire les chefs-d'œuvre, ils se sont rués sur la faiblesse, l'art, la beauté, la civilisation.

L'armée qui se bat si vaillamment ne peut protéger que ce qui est placé derrière elle. Dans une lutte contre un ennemi loyal, tout ce qui se trouve dans le camp adverse, en pays momentanément conquis, peut être éprouvé, c'est la loi de la guerre, mais les populations rançonnées, malheureuses sans doute, ne sont pas menacées d'être martyrisées, brûlées et enterrées vivantes, violées, écartelées, éventrées, crucifiées comme cela se pratique par des sauvages qui ont fini par se battre au vitriol. Nous ne rêvons pas, non, nous lisons bien, et nous sommes au XXe siècle, et tous les neutres ont [pu lire] le récit officiel, qui ne donne, certes, qu'une partie des drames effrayants.

A la porte de chaque maison où ces scènes infernales se sont passées, dans chaque rue de village, il ne pouvait pas se trouver des soldats alliés, c'est absolument impossible. Donc, l'armée qui protège ne protège pas, il faut prendre ce mot dans un autre sens, et le danger pour le faible ne fait que grandir. L'agresseur encouragé toujours plus, assoiffé de sang et de pillage, continue. Il sait que le terme de ces excès ne se trouvera que bien plus tard, à la suite de très longues opérations militaires. Il agit à son aise, avec l'approbation des chefs qui commandent les saturnales. Les ravages sont tels aujourd'hui, qu'on a peine à se mouvoir dans un pareil cauchemar. *L'effroi de songer qu'il est possible, s'ajoute à l'horreur du crime lui-même, car il est difficile au point de vue strictement moral de chasser de sa pensée le mot: complicité.*

Il y a eu, dans tous les temps, des guerres, des massacres, mais à notre époque où l'on a fait sonner si haut les mots «culture», «progrès», au degré où nous en sommes, non, mille fois non, cette boucherie, ce forfait monstrueux d'un être satanique, instigateur responsable d'un mal aussi grand, ne devait pas être toléré.

17 janvier 1915

Marguerite BURNAT-PROVINS

(à suivre)

Le Crime Universel (III)

Aux Neutres

Dans les contrées envahies, opprimées par l'Allemand, personne ne peut pénétrer, rien n'arrive. Il faut que les malheureuses victimes qui survivront trouvent dans leur courage, leur foi, leur patriotisme, le sentiment que tout n'est pas perdu. Seule, la pensée de leurs frères passe par-dessus la ligne du feu, pour apporter un bien minime réconfort aux anxieux qui souffrent nuit et jour.

Nul n'a jamais pu avoir cette sécurité: «L'humanité veille. Dans un grand danger elle se lèvera, le serpent sera écrasé avant la morsure.» On sait que cela n'existe pas et qu'il ne reste qu'à attendre ceux qui viennent si lentement, au prix de leur sang. Est-ce assez triste, assez misérable!

Que faut-il donc pour qu'on jette aux pieds l'égoïsme, l'intérêt, les rancunes, les mesquines préoccupations, que faut-il pour que le genre humain s'élève au-dessus de sa gangue de misère et de vice? Rien n'y fait. L'instinct est toujours le plus fort, sous les masques appelés dans la société convenance et politesse, et dans les rapports internationaux, relations amicales et sympathie sincère, derrière le paravent de la diplomatie.

En faut-il du temps et des salamalecs pour dire et faire entendre les choses les plus simples; encore ne les entend-on qu'à demi.

Devant cette vaste farce, peut-on se résigner? C'est impossible. A part quelques-uns qui se rongent et font des efforts méritoires, les diplomates nous apparaissent à l'heure présente comme des pitres en noir au premier plan de l'innommable tragédie. Leurs silhouettes se

dessinent sur le fond rouge des brasiers. Ils causent tandis qu'on râle, c'est bien là la façade de la civilisation. Nous voyons ce qu'elle abrite, combien on peut compter sur cette force prudente quoique verbeuse.

Comme pour répondre à la certitude que l'espoir d'un secours utile ne s'appuie sur rien, quelqu'un m'écrit: «Cette guerre nous vient de plus haut que le casque de Guillaume, il faut la considérer comme une révolution cosmique.» Oui, c'est cela, nous sommes des atomes dans la trombe et un atome va-t-il crier? Sa révolte n'est-elle pas saugrenue? Les hautes considérations philosophiques conviennent sans doute à ceux qui peuvent regarder les choses avec un calme relatif, à ceux dont le cœur et l'âme ne sont pas directement engagés dans la tuerie et qui n'y laisseront pas une goutte de leur sang. On ne les fera pas entrer dans la pauvre tête des êtres frustes qui ont vu la dévastation s'abattre sur leurs foyers et qui pleurent aujourd'hui, seuls, nus, dans le dur hiver et la boue rougie. Ceux-là ne peuvent voir que l'irréparable, leur vie ruinée, à jamais empoisonnée par les plus horribles souvenirs. Je peux répondre, à coup sûr, pour tous les envahis, car tout ce qui m'est cher est sous la botte allemande et j'ignore si ma famille existe encore. Quand je me place en face de ce malheur, quand j'évoque tant de figures douloureuses, ma ville détruite, mon passé anéanti, quand je me demande ce que va découvrir le voile lorsqu'il se lèvera, il me faut tout mon patriotisme, toute mon adoration pour la France pour résister; sans cela...

Et la plainte n'est pas égoïste, car nous sommes des centaines de mille, des millions, Belges, Polonais,

Russes, Serbes, Arméniens, Français, fils de la même infortune, nous étreignant moralement dans une inexprimable douleur. Quand nous songeons que ce fléau est l'œuvre de la volonté humaine, et que d'autre part, *une volonté humaine disposant de moyens supérieurs ne l'a pas enrayé*, l'exaspération entre dans nos âmes.

Tout ce qui est réclamé par la *vraie guerre*, nous l'avons accepté en fidèles citoyens. Notre cœur a ratifié le sacrifice des hommes que nous aimons. C'était le devoir, personne n'y a failli. Mais ensuite, tout de suite, il a fallu trembler pour les femmes, les vieux, les infirmes, les petits, livrés aux plus infernales cruautés, pour tout le patrimoine d'art.

Ici, le grand déchirement se produit. Entre notre désir ardent du salut national, notre conception de la justice et nos sentiments intimes les plus profonds naît un désaccord indicible, le plus poignant qui soit. La phrase qu'on entend répéter chaque jour s'inscrit plus nettement dans notre esprit, elle s'y grave comme avec un acide: *il n'y a pas de justice* parce qu'il n'y a pas de civilisation.

A cette idée, l'être entier se révolte. «Tout ce qui n'est pas avec nous est contre nous» ont déclaré les barbares. Devons-nous retourner cette phrase pour notre propre compte et la jeter à la face de l'humanité consentante, qui doit penser comme eux que *c'est la guerre*, puisqu'elle n'a pas bougé.

Il est indéniable que, dans une collaboration générale, chaque Etat ne risquait que le minimum en hommes et en argent, les crises économiques se terminaient rapidement avec la guerre, et cette paix, que

chacun paraît si vivement souhaiter, pour laquelle on prie chez les neutres... chacun aurait pu s'attribuer un peu de la gloire de l'avoir établie.

Mais, pour les belles notions d'honneur, de morale, de loyauté, en général on ne marche pas; pures et simples, elles ne suffisent pas, ce serait de la candeur, cela aussi...

Et c'est ce qui rend le geste de la Belgique unique dans sa splendeur. Il a soulevé l'enthousiasme, c'est bien, mais il n'a pas déclenché la solidarité universelle dans l'action, ce qui eût été mieux.

Aujourd'hui, on en reçoit, des «témoignages de sympathie»! C'est généreux d'envoyer des secours, des pansements, des jouets aux orphelins, de venir soigner les blessés. C'est l'initiative privée, la charité apitoyée des bonnes âmes, on en rencontre heureusement partout. Mais ce n'est pas l'élan du monde et au lieu de jouets à des enfants sans pères, il eût mieux valu envoyer des canons pour diminuer le nombre des orphelins parmi les nations dont on reconnaît la cause noble, juste, et d'un intérêt mondial.

Les grands Etats devaient intervenir parce qu'ils ont la force; les petits, parce qu'il ne leur est permis aucune illusion sur leur sort, si l'Allemagne les avaient envahis. C'était le sort de la Belgique.

Les Allemands qui se moquent des neutres, dans l'attitude qu'ils *conservent*, ne se seraient pas moqués de l'univers *en armes* contre leur félonie. Ils auraient compris que l'heure du jugement avait sonné. Elle viendra, mais tardive, et *après* le forfait.

Cent hommes marchent contre le tigre, il fallait marcher vingt contre un.

Le monde aujourd'hui les connaît. Leur race ignoble s'est entièrement démasquée. Qui voudrait être dominé par elle, qui lui permettrait encore de s'insinuer et de rééditer ses honteux exploits? Qui voudra maintenant supporter son emprise ou même le voisinage de ces êtres dangereux?

Il y avait donc une œuvre commune à perpétrer contre un ennemi commun; il fallait, tous, lutter contre la pieuvre et ses tentacules.

Quelques-uns seulement le font. Ils iront jusqu'au bout de leur tâche.

Et... comme de juste... la paix qu'ils préparent au prix de sacrifices surhumains, le monde entier en profitera, car lorsqu'on pourra respirer en Europe, on respirera partout.

19 janvier 1915

Marguerite BURNAT-PROVINS

(à suivre)

Le Crime Universel (IV)

Aux Neutres

Durant la guerre des Balkans, lorsque les atrocités commises sur les Serbes et les Turcs indignèrent les puissances, qui d'entre nous n'a pas ressenti le désir d'une intervention plus efficace que celle qui se produisit alors. Je ne pourrais dire si l'Allemagne fit entendre sa voix, elle était fort capable de cette hypocrisie et elle a dû penser: Attendez que je m'y mette, vous en verrez bien d'autres. Comme elle allait dominer par la torture, comme on allait la craindre et la respecter après le triomphe! Plus la préméditation s'établit par de sérieux documents, plus on voit s'affirmer sa volonté criminelle, plus cette nation devient odieuse et moins on comprend que la force universelle ne se soit pas dressée pour l'écraser.

Les gens avertis, compétents et ferrés sur les questions politiques, sociales, économiques, déclarent: «Cela, c'est une idée grande, généreuse à coup sûr, mais c'est une utopie. Matériellement, c'est impraticable, des raisons majeures ne l'auraient pas permis.»

Devant la morale, il n'y a aucune raison, aussi majeure soit-elle, qui autorise la complaisance vis-à-vis du crime.

Si un homme regarde, de la rive, une femme qui se noie et, bien qu'il sache nager, lui crie: «Je vous laisse à l'eau, parce qu'en vous sauvant, je risquerais d'attraper un rhume», on ne dira pas qu'il a obéi à une raison majeure.

Dans une circonstance unique par sa gravité, où l'on peut agir vingt contre trois, on ne risque pas sa vie.

Le vrai motif est que, la civilisation pure étant absente du monde, les questions d'intérêt surgissent immédiatement et, dans l'occurrence, les revendications consécutives d'une guerre ainsi comprise eussent entraîné des conflits sans fin au lieu de la paix souhaitée. Ce n'est là qu'un argument de plus à l'appui d'une triste vérité. On ne sort pourtant pas du bon sens en disant que *tout étant exceptionnel dans cette guerre, les mesures à prendre devaient être exceptionnelles.*

L'inertie nous permet de constater que nous n'avons pas fait un pas, sinon dans un progrès qui facilite singulièrement le meurtre et la dévastation.

L'homme est un animal prodigieux mais il reste un animal. Les plus beaux résultats de ses recherches, des travaux de sa singulière intelligence, sont mis instantanément au service de la puissance du mal. A peine l'aéroplane était-il né qu'il devenait l'oiseau de guerre; la plus grande partie des découvertes convergent vers la destruction. Un idéal pouvait s'attacher à la conquête de l'air qui élève l'homme vers les nuages. L'avion, alourdi par les bombes, sert aujourd'hui à faire tomber de haut la souffrance et la mort.

La masse, malgré sa répulsion pour la guerre, sera toujours d'accord avec la fatalité qui veut tout rapporter à la lutte. On a lutté dans les cavernes; dès que les humains se sont aperçus, ils se sont précipités, et ceux de 1914 plus furieusement que jamais. C'est donc vrai qu'il n'y a rien à faire contre la brutalité foncière de l'humanité.

Et ne nous imaginons pas que ce soit la dernière guerre. Au mois de septembre, je lisais un article de journal où il était question *de la prochaine...*

Alors on saura s'y prendre. Celle-ci n'est qu'un apéritif.

La formule consacrée à la protestation veut en général qu'une individualité ait *fait entendre un cri*. Ces quatre mots indiquent bien que celui qui s'élève contre le mal est une exception.

Cette exception, c'est un Maeterlinck, dans la plainte de sa grande âme mortellement blessée par la ruine de sa patrie. Quand il monte ainsi, la force du cri solitaire est faite surtout du grand silence d'alentour, du honteux silence des incivilisés.

Au fond des principes moraux, il y a une formidable duperie connue, acceptée, parce que vieille comme le monde et nécessaire aux vils calculs de l'humanité.

Afin de tout excuser, il s'est établi deux poids et deux mesures, l'une pour le particulier, l'autre pour les puissances, pour les gouvernements. Le particulier sait qu'il y a le gendarme. Il est faible, sa résistance des plus limitées, son adresse ne lui permettent guère d'échapper au châtement. On le prend, on l'enferme, on l'exécute.

Pour la puissance, la justice est dans la force de ses armes et quand l'Allemagne prétend que la force prime le droit, elle émet une loi sauvage qui ne lui est pas du tout particulière, quoi qu'on en dise.

Si le contraire devait lui être prouvé, ce n'était pas par sept alliés, c'était par le monde. Mais il se médite toujours quelque agression.

Inutile de donner les raisons pour lesquelles chacun peut se frapper la poitrine, elles sont dans l'histoire.

L'intéressant est de savoir que *le monde n'aura jamais assez de ce régime inique*; s'il y renonçait, ce serait le renoncement à la conquête, et nous ne verrons jamais cela. Ce que le langage officiel appelle, avec une intention flétrissante, la violation du droit des gens, demeurera à la base de l'extension des royaumes, des républiques et des empires.

C'est une ironie qu'à mesure que nous avançons dans le cours des âges nous devenons plus sensibles, car nous serons toujours plus malheureux, les calamités ne connaîtront plus de bornes.

La leçon terrible de 1914 ne paraît pas devoir marquer le commencement d'une ère de transformation; au contraire, il semble qu'elle doive indiquer les défauts des armements qu'on perfectionnera ensuite, de telle sorte qu'après le prochain massacre, il ne restera plus personne.

Les inventeurs travaillent déjà.

20 janvier 1915

Marguerite BURNAT-PROVINS

(à suivre)

Le Crime Universel (V)

Aux Neutres

Cependant, malgré l'enchaînement fatal des circonstances et les nécessités brutales qui semblent devoir peser indéfiniment sur les hommes, une différence essentielle s'établit entre une nation pacifique, prête à toute éventualité pour défendre sa vie et son honneur, et une nation agressive qui ne rêve que la guerre.

Aucun des alliés ne la voulait. La Serbie sortait de dures épreuves, elle ne souhaitait que le repos, la Russie, l'Angleterre et la France auraient maintenu leur politique d'apaisement et, pour nous, elle n'allait pas sans de pénibles sacrifices d'amour-propre. Quant à la Belgique, toute idée belliqueuse de sa part devait être exclue.

Ce qui atteignait plus ou moins toutes les puissances civilisées, c'est la furie d'armement intensif, la menace croissante venue d'Allemagne. Pour ses voisins, c'était une mise en demeure très nette: s'ils n'en tenaient pas compte, ils couraient à une perte certaine; mais en même temps cette attitude provocante, contraignant les Etats à multiplier des charges insoutenables, créait une tension et un malaise universels.

Aujourd'hui nous la voyons, cette guerre préparée par l'Allemagne. Comment ne pas nous étonner que les neutres en admettent la forme odieuse?

Ils ne songent donc pas que l'Allemand, qui se fait un bonheur d'être haï, n'aime et ne respecte personne. La Suisse pouvait être envahie comme la Belgique.

L'une ou l'autre, peu importait à ceux dont la gloire est d'exterminer les innocents. Vainqueurs, nos ennemis ne faisaient que transporter plus loin leur menace, que se tourner vers d'autres proies, et nul Etat neutre ne peut douter que chez lui se prépare, sinon une avant-guerre, du moins une invasion économique. L'Allemand fourmille partout. En cherchant bien, chacun, sans aucune exception, s'apercevra qu'il est déjà envahi ou sur le point de l'être, et, en cherchant mieux, on trouverait aussi, à côté de la camelote, des dépôts d'armes et de munitions, des installations de TSF et le reste.

Les soixante-dix millions d'Allemands ne seront pas morts demain. Ils doivent se sentir singulièrement stimulés par la neutralité de tant de pays où ils rêvent de dominer un jour. La tourmente passera et les taupes continueront à faire des galeries dans le monde entier.

Il n'en saurait être autrement. Devant l'explosion terrifiante de la barbarie, les neutres se croisent les bras et se contentent de vagues paroles, c'est comme si le tribunal se bornait à admonester un assassin sans le condamner, en disant: On verra plus tard.

Il y a mieux: en Espagne, on a pu entendre l'apologie des Allemands et de leur méthode guerrière. Dans ce pays leur mainmise est manifeste. Attendons la fin. Il y a donc une nation latine à qui l'on peut faire l'injure de dire que les Allemands semblent être ses amis. Il y en a beaucoup d'autres qui ne veulent pas comprendre que les Allemands sont leurs ennemis.

Ou plutôt elles le savent, mais elles attendent que les alliés aient purgé la terre, ensuite on connaîtra peut-

être leur vraie pensée et ce sera vraiment très intéressant.

Que les neutres se bouchent donc les yeux. A l'heure où la Bulgarie déclare que ses intérêts seuls lui dictent ses sympathies... où les neutres pensent-ils que soient leurs intérêts?

Ils sont dans l'anéantissement de la force allemande, eux-mêmes peuvent en juger. Cela ne leur inspire pas encore la résolution d'en finir au plus tôt. Ils préfèrent conserver leurs loges au spectacle hideux dont l'Europe est le sanglant théâtre.

La psychologie des peuples est à la fois déconcertante et décevante. Nous les voyons tous dressés sinon belligérants, montrant des physionomies curieuses, circonspects, attentifs et mystérieux. Dans la mêlée, ce sont les plus faibles qui [révèlent] une valeur extraordinaire et jouent les rôles les plus marquants comparativement à leurs moyens.

Bizarre étalage de forces vitales et psychiques, singulier chaos humain. Le petit Monténégro déclarant la guerre à la grosse Autriche, c'est tout un enseignement.

Mais dans ce cercle immense de regards braqués, il est impossible qu'on considère sans dégoût le masque enfin dévoilé de l'Allemagne. Quand elle s'est sentie prête, se croyant invincible, elle n'a pas craint de montrer sa vraie laideur. Elle s'est ruée comme une bête immonde, tenant à la fois du tigre et du porc.

Devant l'orgie sanguinaire qui sévit au cœur de la vieille Europe, on se demande quelle est donc la tare spéciale de ce peuple féroce qui semble arriver du fond

des âges. Vivait-il encore dans des repaires, est-il possible que ces êtres possèdent un foyer normal?

La tare de cette race, c'est qu'au milieu de la race blanche elle est demeurée très proche de l'animalité.

Le latin s'est cultivé, affiné au suprême degré, dès les premiers siècles il s'est élevé très haut. D'autres races, par la suite, se modelant sur son exemple, ont toujours visé au perfectionnement. Le Germain n'a pas évolué, il a cherché à copier des apparences, mais son incurable grossièreté l'a maintenu contre le sol. Et, afin que nous sachions bien que dans le bloc monstrueux de la nation allemande, il n'y a pas une fissure, nous avons vu cette chose inouïe, sans précédent: une légion d'intellektuels [sic] applaudir aux exploits de la barbarie et ratifier tous les attentats.

Cela seul suffirait à bien marquer la place du Teuton tout en bas de l'échelle, sans aucune distinction de catégories.

A la réflexion on s'en étonne moins. Souvent affligé de vices anormaux, goinfre, dénué de tout esprit, sans initiative comme sans personnalité, démarqueur et plagiaire, l'Allemand joint à sa lourdeur physique une bassesse d'âme qui a porté l'espionnage et la délation à la hauteur d'une profession nationale dont il s'enorgueillit. Autre trait bien significatif.

Nul ne saurait être aussi plat, aussi fourbe, aussi rampant que lui, car pour l'Allemand le mot «honneur» n'a aucune signification. Sa guerre, ce n'est pas la guerre du soldat marchant le front haut et la poitrine offerte pour la défense de sa patrie, c'est l'agression vile, l'embuscade tapie, la guerre des animaux qui creusent.

Passif et servile, le Teuton ne sait qu'obéir, quel que soit l'ordre donné. Des meneurs infâmes lui ont prêché la férocité à outrance. Un autre eût reculé, lui, il marche parce que la leçon est bien conforme à l'irréductible sauvagerie de ses instincts.

Lorsque le honteux signal est donné, l'armée des bandits nourrie de mensonges, trompée sur l'origine de la lutte, sur le caractère de ses adversaires, croyant à des alliances imaginaires, entre en jeu froidement pour l'application d'un système kolossal [sic]. Dans sa bêtise aveugle, elle joue son premier acte dans un village allemand saccagé par erreur avant le passage de la frontière. Où vit-on jamais de pareilles brutes.

Cependant, dira-t-on, l'Allemand est sérieux...! ordonné, travailleur, persévérant. Comment faire concorder avec ses débordements effroyables des qualités qui indiquent la pondération et son sens remarquable de l'organisation?

Il faut comprendre qu'un esprit méthodique porté [jusque] dans le crime, appliqué jusque dans la torture, ne relève aucunement ces malfaiteurs. Il découle uniquement de leur cynisme et de leur infériorité.

En effet, ce qu'on appelle l'élite, les cerveaux et les imaginations supérieures, n'ont que très exceptionnellement le souci de l'ordre matériel et de l'agencement. Ils s'arrangent mal de la règle stricte et de l'ordonnance méticuleuse. Par contre, le sens pratique le plus complet se trouve souvent chez des êtres bornés, aux cervelles obtuses et même méchantes. Uniquement préoccupés de soigner, de ranger, d'organiser, ils sont économes, prévoyants, administrateurs. L'organisation implique la routine chère aux passifs. Et la passivité de

l'Allemand est telle qu'il ne sent pas qu'en obéissant à ses chefs militaires il se couvre d'ignominie.

Se représente-t-on un commandant français capable de donner à ses soldats un ordre du jour à la von Stenger. Il ne ferait pas long feu. Quant aux Allemands, leurs généraux eux-mêmes nous apprennent qu'il leur faut pour combattre une liberté absolue, plus de lois humaines gênantes, plus d'entraves aux ébats de la brute. Ainsi donnent-ils le maximum de rendement, c'est-à-dire de bestialité germanique, ce qui, chez eux, remplace la bravoure.

Piller, incendier, violer, martyriser, voilà les réactifs indispensables aux Boches pour assurer la suprématie de leur Allemagne. Ils conviennent donc que leur patriotisme tout seul ne leur suffit pas et que le grand rêve pangermaniste en lui-même n'est pas assez excitant. Croyons aussi qu'ils trouvent l'occasion bonne de se vautrer avec délices dans toutes les ordures qu'ils n'auraient pu faire en temps de paix et chez eux; c'est simplement leur bon naturel qui reprend le dessus. Pour les pousser, les nobles soldats du Kaiser, il faut fouailler en eux la bête qui apparaît vite, user de matraques et de revolvers, les saouler d'éther et d'alcool, régime complet de ménagerie. On y a ajouté la seringue de vitriol qui peut être manœuvrée par des pattes de gorilles. Il ne leur manque absolument que d'être cannibales. Le jour où l'ordinaire sera par trop insuffisant, ils y ajouteront, cuits à point, quelques petits enfants qu'ils aiment tant tuer et faire griller.

Si le Kaiser veut encore emporter Calais et même Paris, il n'a qu'une chose à faire: venir au front donner lui-même l'exemple, se mettre lui aussi à la tête de ses

fauves, à brûler, voler, violer, l'effet sera kolossal et l'élan irrésistible.

Qu'il embroche donc un petit Français de plus à la baïonnette et marche à la victoire en criant: Dieu avec nous...

Et voilà nos ennemis. Voilà vos ennemis, vous tous, fermes partisans de la neutralité.

Si ce fléau déchaîné à notre époque était le fait de hordes délirantes, que leurs chefs ne peuvent contenir, il serait déjà fantastique. Mais que dire quand on sait qu'il est le résultat, l'aboutissement ardemment souhaité par un gouvernement qui se dit hautement chrétien, d'un plan longuement mûri. Un groupe d'hommes l'a conduit et l'exécute cyniquement aujourd'hui à la face du monde civilisé et la masse du monde n'est pas retombée sur eux.

On aurait pu, à la rigueur, comprendre soudain l'éclatement furieux d'une pareille rage chez un peuple longtemps opprimé s'élançant désespérément vers la liberté.

Mais l'Allemagne réclame la liberté de dominer l'univers. Entre deux pintes de bière, l'ogresse a déclaré qu'elle voulait *respirer!* Si c'est ainsi qu'elle respire, que sera-ce lorsque, bien installée où elle rêve de l'être, elle se mettra à manger! Mais voilà, les raisins sont trop verts. L'oppression qui pesait sur elle, c'était la sienne propre, celle d'une vanité enflée qui n'a pas la grandeur de l'orgueil, la pléthore qui congestionne l'apoplectique. Dans l'équilibre d'une raison saine, entre d'autres mains que celles d'un fou, l'Allemagne, comme tout le monde, pouvait vivre en paix. Elle n'en est que plus coupable et exécrationnelle. Prospère, elle n'avait rien de plus à demander

à ce vieux Dieu qu'elle a mis à toute sauce. Car elle ne cesse de le prier de bénir ses crimes.

Ainsi, non loin des cadavres nus, souillés et mutilés de trois jeunes femmes françaises, empalées sur des baïonnettes allemandes, près des ruines de leur maison, le médecin Rochebois et ses zouaves auraient-ils pu trouver, dans les vestiges d'une épouvantable orgie, des ceinturons portant l'inscription sacrilège: Dieu avec nous.

Je demande à la très catholique Espagne, à tous les neutres qui invoquent le ciel pour le retour de la paix, s'ils reconnaissent à ces vampires le droit de prier le même Dieu qu'eux.

24 janvier 1915

Marguerite BURNAT-PROVINS

(à suivre)

Le Crime Universel (VI)

Aux Neutres

Ce qui achève de stigmatiser les Allemands, c'est que leurs femmes les doublent et les valent. Il est maintenant notoire, d'après la correspondance trouvée sur des prisonniers et des morts, qu'elles excitent leurs maris au meurtre, au pillage. J'espère bien, écrivait l'une d'elles, que tu n'épargneras ni les femmes, ni les enfants... Ces mégères, d'autre part, bénéficient avec enthousiasme du vol, pratiquent le cambriolage et nous montrent en effet un esprit d'ordre arrivé au suprême degré, puisqu'il consiste à ranger chez soi les affaires des autres. L'exemple part aussi de haut: dans l'armée des bandits femelles, voyez la comtesse Stollberg, la noble épouse du Rottmeister Comte Stollberg, venant, avec les ordonnances de son mari, dévaliser un château en Pologne, dans le district de Plosk. Elle emplit plusieurs voitures de tableaux, porcelaines et armes anciennes (Ludovic Naudeau, *Le Journal*).

Les vérités que nous infligent les Allemands tiennent tellement de l'in vraisemblable que le doute a pu subsister un moment. Aujourd'hui, il est impossible.

Cependant, au-dessus de cette faillite de toutes les lois de l'humanité, il y a la Convention de La Haye et la Convention de Genève. Faut-il même en parler. Cela semble aussi inutile qu'il fut inutile de les rédiger, puisqu'elles ne comportent aucune sanction immédiate et efficace.

Les nations pénétrées malgré tout des horreurs de la guerre, de l'anachronisme de la cruauté, ont voulu esquiver un geste de résistance contre elles, un geste de

protection pour les faibles, les blessés, tous ces malheureux dont les Austro-Allemands font un si terrible carnage. Cette convention interdit formellement le bombardement des villes ouvertes et des maisons sans défense, le pillage en tous les cas et tous les attentats contre le droit des gens.

L'intention était bonne mais elle va rejoindre toutes celles qui pavent l'Enfer.

Nous voyons comment les Allemands ont pu s'en moquer, continuent à s'en moquer, avec un cynisme sans égal.

Sans doute, les membres de la conférence ne songeaient pas qu'il y avait des traîtres parmi eux, des criminels capables de renier leur signature et de vouloir le retour de la barbarie pour servir leurs appétits.

Si cet accord portait une clause interdisant formellement toute réfutation chez celui qui manquerait de parole, une autre clause qui serait l'engagement solennel de tous à la châtier *immédiatement par les armes*, il aurait pu donner quelques garanties. Il n'en donne aucune. Chiffon de papier!

Chiffon de papier, la Convention de Genève! On massacre les blessés, les médecins, on bombarde les ambulances, voilà l'œuvre ignoble de ceux qui ne savent pas porter l'honneur sur les champs de bataille, mais la férocité dans de véritables abattoirs.

Ces conventions sans appuis solides à la clef sont donc de notoires grimaces.

Que reste-t-il?

La lutte dans toute sa lenteur, l'angoisse, l'impuissance devant le crime.

Lorsque j'ai essayé d'élever la voix, c'était X qui parlait, rien du tout, une femme, et naïve par-dessus le marché.

Pas tant que cela, pas plus que tous ceux qui pensent et souffrent de même. J'avais espéré une levée en masse des femmes. Si toutes celles qui ont tenté le moindre effort ont été reçues comme moi, je comprends que rien n'ait bougé.

Aujourd'hui il ne s'agit plus de femmes. Aussi peu que ce soit, les hommes commencent à parler. Il est temps.

J'écrivais à un journaliste que «tout étant sans précédent dans cette guerre, la réaction devait être sans précédent». Depuis, on a vu un parlementaire américain à Washington demander un amendement spécial à la loi contre l'introduction des illettrés aux Etats-Unis, en faveur des paysans belges. Il trouvait que *«tout étant exceptionnel, il fallait prendre des mesures exceptionnelles»*. Lesquelles a-t-on prises et où?... On n'a jamais vu, disait-il, une nation entière, des millions de personnes privées de leur territoire, s'en aller à l'aventure dans la misère et le dénûment.

En effet. Mais on a vu d'autres nations les regarder partir. D'autre part, le président Roosevelt a fait une déclaration relative à la Convention de La Haye, dont il constate l'inanité. Si j'avais pensé, dit-il en substance, que ce ne fût que l'expression d'un désir pieux, sans conséquences valables, je ne me serais pas soucié de nous voir engagés dans *une aussi pernicieuse farce* (sic)...

Aurait-on pu s'en apercevoir plus tôt?

C'est encore le général Zurlinden qui, dans *Le Gaulois*, écrit un article intitulé «Vers l'Alsace»:

Guillaume projette de ne nous laisser que des ruines. Nous devons, dit le général, parler haut et ferme. Quand parlera-t-on?

Car enfin, ce sinistre individu n'est qu'un homme, à qui l'on aurait dû parler depuis longtemps et de telle façon que lui et sa bande, fût-elle de dix millions de forcenés, auraient été contraints de [se] mettre à l'ordre.

C'est aussi M. Paul Deschanel, président de la Chambre, s'écriant: «Il s'agit de savoir si tout l'effort de la conscience pendant des siècles aboutira à son esclavage, si des millions d'hommes pourront être pris, livrés, parqués de l'autre côté d'une frontière et condamnés à se battre pour leurs conquérants, il s'agit de savoir si la matière asservira l'esprit et si le monde sera la proie sanglante de la violence...»

Je me permettrai de répondre respectueusement à l'orateur. Espérons que cela ne durera pas longtemps, mais cela existe en effet depuis cinq mois, cela peut exister encore cinq autres mois et ce sera dix de trop... Les paroles n'y feront rien et toutes les épées ne sont pas sorties du fourreau.

Enfin, c'est M. Gabriel Hanotaux qui, à la suite des phrases de M. Deschanel, ajoute, dans un article intitulé «La France unanime», paru dans *La Petite Gironde* du 27 décembre 1914: «Voilà des semaines que j'ai dénoncé devant les neutres, devant l'humanité, ce fait inouï: *L'Allemagne rétablit l'esclavage et il ne semblait pas que la grandeur du forfait ait suffisamment ému ceux qui y assistent....*»

Peut-être que la voix du Parlement français finira par toucher le gouvernement, puis les gouvernements

étrangers, neutres ou non, de façon à poser le problème dans toute son ampleur et avec toutes ses conséquences devant la conscience universelle. Les uns et les autres, nous avons été les dupes d'un mot, celui de «prisonniers civils», habilement introduit par les agences allemandes, pour nous faire accepter un état de fait qu'il s'agissait de faire passer ainsi par préterition.

Les Allemands enlèvent les chefs de famille, les jeunes gens, parfois les femmes et les enfants, sans motifs aucuns; ils les parquent dans des camps de concentration, en les laissant croupir dans la plus affreuse misère physique et morale, grelottant dans leurs vêtements d'été, souffrant de mille maux, et cela sans autre but que de les anéantir peu à peu comme appartenant à une race détestée. Belges et Français subissent un régime qui indignait nos pères quand il s'agissait des nègres de l'Afrique. ET PERSONNE NE DIT MOT.»

Enfin, une protestation solennelle s'est fait entendre.

Les neutres ne s'indigneront-ils pas à leur tour? Supporteront-ils ce crime de lèse-humanité?

Et je me permettrai encore de dire: Ils le supportent parfaitement, ils l'ont supporté jusqu'ici, pourquoi voulez-vous que, tout à coup, demain soit plus agité qu'aujourd'hui?

Il y a longtemps que la mesure est comble.

La protestation française se fait entendre... Elle s'est fait aussi attendre...

Le 10 août 1914, si nous vivions dans un monde civilisé, ce monde civilisé pouvait dire à l'Allemagne, en s'appuyant sur le Palais de la Paix: «Attention. Nous

vous voyons venir. Vous avez quarante-huit heures pour réfléchir. Sinon, c'est à nous tous que vous aurez à faire.»

Mais ce langage clair était, paraît-il, impossible à tenir, il aurait fallu des semaines de charabia diplomatique.

Rien à faire. Voilà, en trois mots, à quoi aboutit à travers les siècles l'effort de la conscience dont parlent MM. Deschanel et Hanotaux.

La conscience universelle... Dieu me garde de dire qu'elle n'existe pas, mais où est-elle? Comment se meut-elle? Elle est l'impondérable, faite d'éléments disparates, les uns sympathiques, les autres réfractaires. La cristallisation de ses impressions est très lente, elle obéit par surcroît à l'impulsion des gouvernements. Parlez-lui, elle vous répondra dans deux ans, et les gouvernements ne vous répondent pas du tout.

Non! il y avait le télégraphe. Il sert à transmettre avec une rapidité foudroyante les ordres qui tuent, il n'a pas pu servir à transmettre le mot du salut entre les chefs des Etats spectateurs résolus dans un magnifique élan à empêcher l'inexpiable.

Comme il doit rire de toutes ses fenêtres, le Palais illusoire de la Paix, s'il a entendu dire que cette année Stockolm, ne sachant que faire, a attribué le prix Nobel de la Paix à celui des trois souverains scandinaves qui a provoqué cette réunion de Malmö où l'on a décidé courageusement: «Ne nous en mêlons pas. C'est entendu, ne soyons pas [du] côté des bandits, mais gardons-nous d'être [du] côté des femmes et des enfants.» C'est lamentable.

Nous vivons maintenant, nous autres, la phase rouge du crime et de la persécution, attendons, espérons dans le monde entier la phase noire du remords.

27 janvier 1915

Marguerite BURNAT-PROVINS

(à suivre)

Le Crime Universel (VII)

Aux Neutres

A la fin de septembre 1914, au moment où je me permis d'écrire à Monsieur Viviani, on pouvait se préoccuper fortement du triste sort de nos prisonniers en Allemagne. Tous, nous savons qu'ils sont à peine nourris, grossièrement traités, insultés, malheureux, qu'ils souffrent et meurent misérablement dans le regret de la patrie. Par contre, l'aspect florissant des prisonniers allemands en France a quelque chose de révoltant lorsqu'on songe à tant de drames muets qui se déroulent loin de nos yeux, mais si près de notre cœur.

Cependant, il a fallu attendre jusqu'à la fin de décembre pour entrevoir un commencement d'action. Il a fallu attendre quoi? Je le demande à tous ceux qui sont mieux renseignés, plus intelligents et plus perspicaces que moi-même, car je me refuserai toujours à comprendre ce qu'on attend lorsque le temps presse et que les faits crient *si ce n'est qu'il soit trop tard*.

Donc, le 21 décembre 1914, les journaux nous annonçaient que M. G. Ador, de Genève, dont l'activité et le dévouement sont au-dessus de tout éloge, formait, de concert avec les ambassadeurs d'Espagne et des Etats-Unis, un comité de contrôle dans le but de vérifier et d'améliorer le sort des prisonniers alliés. Nul doute que cette association fonctionne consciencieusement et pour le mieux, mais nous savons que les détenus doivent répondre contre leur pensée sous la pression brutale de leurs gardiens, qu'un décor peut être préparé pour une visite prévue dans un endroit déterminé et qu'on a aménagé des installations par trop raffinées, afin de

donner le change, tandis qu'en d'autres endroits des prisonniers croupissaient dans des baraques intentionnellement placées au milieu des marécages. Nous savons qu'après le passage du contrôle, les mauvais traitements reprennent de plus belle et cette duperie serait grotesque si elle n'était lugubre.

L'aspect des hommes, leur état physiologique seuls peuvent faire foi de la suffisance des conditions hygiéniques dans lesquelles ils sont maintenus, la constatation médicale soigneuse est le seul point de repère véritable, mais quelles mesures sont prises pour assurer la conservation, le traitement des hommes atteints? Il n'y a qu'une manière de venir à bout des Allemands, c'est celle qu'ils prisent tant eux-mêmes, ils ne peuvent donc pas trouver mauvais de la rencontrer chez les autres: la force. Tout est là. Il faut prendre une attitude énergique comme on n'en prend jamais chez nous, sinon sur le champ de bataille, une décision formelle, implacablement exécutée: laisser dépérir ceux qui sont entre nos mains. Au moment où la charcuterie diminue en Allemagne, nous nous faisons un point d'honneur d'engraisser les porcs, sans songer que si la saucisse manque aux Boches, le pain quotidien n'est pas même donné à nos soldats. Tous les signes qu'ils ont pu faire parvenir à leurs familles se résument en ceci: Nous sommes maltraités, nous crevons de faim. Arrivée hier encore, j'ai eu connaissance d'une de ces missives parvenue sous une forme que je ne dévoilerai pas. Il en existe pour toute la France. Nous pouvons conclure que depuis le 21 décembre 1914, les choses ne se sont guère améliorées.

Pourquoi? Encore une fois parce qu'on n'a montré aucune énergie. Elle s'impose d'autant plus que nous ne saurions séparer notre cause de celle des Anglais qui sont plus particulièrement persécutés, les détails odieux abondent à ce sujet. Est-ce que nous craignons les représailles et comment se fait-il que les Allemands ne les craignent pas? C'est qu'ils savent pouvoir compter sur l'inertie, elle leur laisse toute latitude.

Une inspection vraiment utile devait être établie sur des bases telles qu'il eût été matériellement impossible aux Allemands de faire souffrir les prisonniers alliés. Là encore l'intervention des neutres pouvait heureusement se manifester. Aujourd'hui s'étonneraient-ils que nous trouvions la paille assez bonne pour des officiers ivrognes et insolents qui, au lieu d'être enfermés et livrés à de salutaires méditations sur leurs crimes, jouissent en France de scandaleuses facilités.

Qui donc va se lever et dire: Assez! assez de mensonges, de trucs répugnants et grossiers. Inutile d'imposer à nos hommes des lettres idiotes auxquelles personne ne croit, nous allons faire passer chez vous une délégation de quelques centaines de personnes qui seront en permanence dans les camps. Dix de vos officiers répondront pour la vie de chacune. Au moindre manque d'égards, dix officiers également feront un mois de cachot. Pour un allié mort des suites de mauvais traitements ou faute de soins, un soldat allemand sera fusillé, etc. Pourquoi ne pas les imiter, eux qui trouvent qu'un regard de travers sur un sous-officier allemand vaut cinq millions d'amende?

Ces idées-là, très compatibles avec les lois militaires, sont-elles donc le monopole de ceux qui n'ont aucune qualité ni pour les imposer, ni pour les faire exécuter? Sont-elles l'apanage exclusif de la masse et le bon sens sera-t-il toujours exclu, lorsqu'il s'agira de réagir contre l'outrecuidance et la méchanceté des Teutons? Il semble que ce soit une gageure d'un côté de les laisser faire, de l'autre de négliger toutes les occasions de leur parler ferme. Il y a des millions d'êtres qui se plaignent, et, en face de ces millions, une minorité de dirigeants dont on se plaint. Si l'on ne parvient jamais à les contraindre, c'est que jamais un bon mouvement n'est généralisé et que les forts sont des isolés.

Un homme est seul au pied d'un bloc énorme, il doit le remuer et s'écrie: Jamais je ne pourrai. Mais s'il appelle mille hommes et que ces mille lui répondent en unissant leurs efforts, ils arrivent au but.

Mais aujourd'hui les paroles montent dans le vide; où va la protestation d'un président de la Chambre française? Où vont les accents déchirants des Belges? Réellement, à quoi cela sert-il, puisque *personne ne veut répondre*.

On supporte la vengeance par le déshonneur de l'Allemagne. Qu'est-ce que cela peut bien lui faire à elle qui n'a pas d'honneur? En attendant, on se borne à lui dire: Au moment du règlement des comptes, etc. Elle répond: Je n'aurai plus rien — c'est faux, mais que de tours elle prépare pour cacher ses biens.

Au sujet des prisonniers, on lui dit des enfantillages: Si les nôtres ne mangent pas, les vôtres ne mangeront pas. Et encore une fois, qu'est-ce que cela peut lui faire, le sort d'hommes qui sont traités chez eux

comme du bétail. Le prix de la vie d'un soldat allemand, prétexte pour tuer et voler, mais à côté de cela, ils ont achevé eux-mêmes leurs blessés et contraints des paysans à enterrer vivants des leurs qui respiraient encore. Croyez-vous qu'ils vont s'émouvoir à l'idée que leurs soldats manqueraient de pain chez nous? Ils savent que les Français sont trop bons et assez bêtes pour leur en donner toujours assez. Nous avons sans doute peu de chances d'être écoutés de pareilles brutes, mais avant le 21 décembre les non-belligérants auraient pu manifester leur indignation relativement aux brutalités dont nos prisonniers sont victimes, et exiger des modifications au nom de cette fameuse Convention de La Haye; on a pensé qu'il valait mieux cinq mois de souffrances pour ces malheureux, ce n'était pas trop et cela continue.

Je n'arriverai jamais à faire la différence entre les signataires d'une convention qui la violent, et les autres qui ne veulent pas la faire respecter, il y faut trop de subtilité.

A côté des puissances temporelles, il y a le représentant de la puissance éternelle.

Guillaume II, par la plus ignoble hypocrisie, était parvenu à convaincre Pie X qu'il embrasserait le catholicisme quand ses sujets catholiques seraient en nombre imposant dans l'Empire, autrement dit quand l'Alsace et la Lorraine seraient augmentées d'autres provinces françaises. Voilà ce qu'il avait trouvé pour intéresser le Saint-Siège à sa cause. Mais Benoît XV est édifié. Cependant, forcé de demeurer neutre lui aussi, il entend les évêques d'Allemagne, qui connaissent trop bien la doctrine et les faits de la guerre allemande, déclarer que cette guerre est juste, saine, bonne à tous

points de vue pour la réfection de l'humanité, et qu'il faut prier pour le triomphe de la sainte Allemagne. Il voit molester un prince de l'Eglise, il voit surtout martyriser ses prêtres avec une sauvagerie égale à celle des peuplades cannibales des pays les plus reculés; par milliers, il voit tomber les clochers et s'effondrer les plus beaux monuments de la foi sous l'effet de la haine personnelle d'un bandit couronné qui n'a pas craint d'écrire que la destruction de la superstition romaine était le but suprême de sa vie.

Mais le Saint-Siège est neutre. Malgré la révolte certaine de son âme, le souverain pontife doit nommer un monstre «Majesté», et faire appel aux sentiments de charité chrétienne. Benoît XV ne peut voir en lui que l'incarnation de Satan et cependant, avec politesse, il ne demande que quelques concessions.

C'est que le chef de la chrétienté n'est pas soutenu par toute la chrétienté.

Pour chasser les vendeurs du Temple, le Christ a pris les étrivières; qu'eût-il fait aux incendiaires du Temple? Mais Jésus était Dieu et le pape est sans armes, il ne dispose que de la parole divine. L'amour des neutres pour la justice ne les a pas ralliés sous l'étendard de la croix. Comme il est loin l'enseignement: Ne faites pas aux autres... Comme il est loin le rêve du crucifié.

Aujourd'hui, sur les routes de Belgique et de France, on a vu des hommes cloués eux aussi. Pour quel mystérieux rachat?

Aujourd'hui, Benoît XV est immobile comme un phare blanc au-dessus de la tempête rouge. Il ne peut que prier pour les vivants et les morts, célébrer des offices pour les martyrs, implorer le retour du calme et souffrir

comme nous. Que les neutres lisent le supplice de l'abbé Dergent et de tant d'autres, qu'ils aillent jusqu'au bout sans larmes et sans torsion du cœur.

Mais, pas plus que les victimes innocentes, celui qui s'appuie sur la morale pure n'est entendu.

A l'heure où la plus épouvantable calamité sévit sur le monde, on aurait pu le voir, chef d'une union sacrée, à la tête de tous ceux qui méritent de s'appeler des hommes, sans distinction de races, de confessions et d'opinion; mais marcher contre le sous-homme allemand, plus dangereux parce qu'il est conscient? Spectacle trop beau! L'humanité n'était pas prête.

Je ne doute pas qu'il règne dans les âmes de presque tous les neutres une indicible stupeur, une profonde réprobation car, ainsi que l'a écrit l'éminent professeur neuchâtelois Philippe Godet: «Il n'y a pas de neutralité de conscience.» Parole juste, mais qui n'a pas porté les nations circonspectes du sentiment à l'action. En l'état actuel, ce n'est qu'une manifestation intime sans effet dans le présent douloureux. Au moment même du crime, toutes ces forces latentes additionnées donnent zéro. Certes nous avons trouvé des amis sous tous les drapeaux, les frères Garibaldi sont tombés dans nos rangs. Salut à ces héros. Que n'avons-nous pu les compter en si grand nombre que la guerre aujourd'hui soit finie! Non, la conscience universelle agit avec sa lenteur ordinaire. Elle se mettra au point après la guerre. Ah oui!... après la guerre, on ira en procession à La Haye porter des cahiers multicolores, on maudira les Allemands, on exaltera les alliés, on videra ses coffres pour aider les miséreux et relever les villes, après la guerre on réédifiera Louvain, Reims et Arras, on refera

des âmes neuves. Après la guerre... on ressuscitera les morts.

10 février 1915

Marguerite BURNAT-PROVINS

(à suivre)

Le Crime Universel (VIII)

Aux Neutres

Après la guerre, nous verrons l'étranger venir promener parmi nos ruines sa fantaisie et son kodak. Bien équipé, reluisant de confort, dans le paysage de mort, il représentera la civilisation.

Nous aurons lutté pour elle qui se garde bien de lutter pour nous.

Si le curieux d'après le désastre ne fut pas le champion de la civilisation, *s'il ne l'a pas représentée avant*, c'est qu'il était la civilisation elle-même, princesse nuageuse et chimérique, pour laquelle d'autres se battaient, tandis qu'il comptait les coups.

Il est impossible de dégager de cette attitude une logique qui ne soit pas basée sur des sentiments généraux très inférieurs.

Aucune excuse n'est admissible et le président Roosevelt le sent bien, il a le courage d'écrire: L'Amérique et la guerre...

La protection des petits pays est, au premier chef, un haut devoir d'humanité, et s'il était déjà nécessaire de les défendre contre une guerre loyale, combien plus contre la barbarie.

Dans le cas particulier, la férocité allemande ayant défié tous les paroxysmes, dans chaque contrée envahie, les portions de territoires tombés aux mains des brutes étaient assimilables aux petits Etats torturés.

La civilisation aura trop à se faire pardonner. Elle devait se prouver automatiquement par la rapidité et la netteté d'une intervention qui eût marqué l'un des plus

beaux mouvements dans l'histoire: l'unanimité de la noblesse et du désintéressement devant la barbarie.

Nous sommes fixés sur la valeur morale du monde, il nous vient du cœur aux lèvres une insurmontable nausée.

Pour rester immobiles, il fallait des raisons aussi condamnables les unes que les autres:

1° Avoir peur des Allemands.

2° Les approuver, ou ne pas vouloir contrarier les sentiments d'une majorité approbative.

3° Etre indifférent.

4° N'obéir qu'à des considérations d'intérêt, d'égoïsme ou de rancune.

5° Craindre des suites désavantageuses.

Et dans tous les cas, la cause est jugée.

La peur, cela ne se commente pas.

Approuver les tortionnaires ou demeurer indifférent, double aveu d'incivilisation et de ressemblance avec eux.

Suivre des sentiments bas lorsque l'intérêt supérieur est en jeu, c'est montrer clairement aussi à quel degré l'on se place dans l'échelle morale.

Craindre les suites, c'est reconnaître encore qu'il est impossible de compter sur le bloc de la civilisation. Très peu sûre d'elle-même, elle est certainement prête à craquer dans de nouveaux conflits.

Après deux mille ans d'efforts ascensionnels, nous ne pouvons enregistrer que ce très piteux résultat.

Il fallait, disait-on, laisser à ceux qui portent les responsabilités le temps et la liberté de prendre des décisions.

Ils ont usé largement du loisir de n'en prendre aucune. La civilisation qui n'agit pas, c'est comme la foi sans les actes, elle est insincère. Désillusion, ironie, tristesse immense dans le cadre élargi d'une vie plus douloureuse. Des mots, encore des mots, toujours des mots.

Ils ont crié: Sauvages, vandales, Louvain, Reims, Arras nous appartenait. Alors? Vous êtes-vous levés pour les défendre, étiez-vous là quand la botte s'est posée sur la poitrine de la toute petite Belgique? *Votre* patrimoine d'art était menacé, vous en étiez donc responsables, autant que les Belges, autant que nous. Les pierres vénérables retombent dans le jardin du mensonge, il est inondé de sang pur.

Quand il arrive un tremblement de terre, les gouvernants s'envoient des condoléances; lorsque la ruine et le massacre deviennent des désastres incalculables, on pourrait faire mieux. Il est des cas où l'on ne peut pas se faire représenter, il faut marcher avec le cortège. Ceux qui au-dedans n'ont pas voulu comprendre, dédaignant les appels des premiers jours, ont jeté au panier le sentiment national, ceux qui au-dehors n'ont pas bougé, ont foulé au pied l'humanité, la piété, les sentiments qui doivent dominer au cœur de tout homme digne de ce nom. Qu'ils viennent donc dans les régions dévastées, et quand ils se pencheront sur les tombes où j'espère que partout on écrira:

«Pierre... six mois... Marie... deux ans

tués par les Allemands»,

je leur souhaite de recevoir en pleine poitrine le coup de marteau du remords; que le triste vent rôdant dans les plaines où ne s'élève plus l'espoir d'un arbre vert et

d'un clocher, leur dise: C'est un peu votre ouvrage, à vous aussi.

Pour nous, le fait que nous n'avons pas des mentalités d'équarisseurs n'exclut pas le désir passionné de la vengeance. Il nous la faut jusqu'au bout, nous briserons ces murailles formées d'éléments solides, mais pesants et sans ressort comme les pierres, nous crèverons ces poitrines où ne palpète aucun idéal, alors l'esprit vainqueur dominera.

En terminant ces lignes où se sont rencontrés des paradoxes, ou tout au moins ce que l'organisation universelle peut faire considérer comme tels, je ferai une supposition, pour ne pas dire un vœu qui pourrait être celui d'une Flamande atteinte au cœur, car jusqu'au tombeau je porterai la vision de mon pays dévoré, du foyer anéanti, des populations innocentes martyrisées sans merci. Tout ce sang et cette misère crient.

Donc, le jour où nous aurons définitivement terrassé l'assassin couronné que la terre devrait se refuser à porter, celui qui, d'un mot, pouvait empêcher tant d'horreurs, mais qui n'est après tout qu'un homme, ce jour-là, si nous le prenions, ce bandit.

Devant lui, nous égorgerions sa famille. A coups de fusil et de baïonnette, à coups de couteau, il verrait tomber sa femme, ses fils dont il est si fier, on les laisserait sur le sol, pieds et mains écrasés, masque en bouillie, à demi-écorchés.

Si nous saisissons sa fille unique, cette jeune duchesse de Brunswick qu'il chérit avec prédilection, pour la livrer à vingt tirailleurs sénégalais préalablement enivrés d'une drogue de folie... si nous tranchions les poignets de ses petits-enfants pour leur apprendre

comment leur grand-père entend que les petits enfants puissent jouer, si nous promenions devant son visage une chair fragile et pantelante qui serait sa chair fixée au bout d'un sabre, le voyez-vous, ce misérable? Entendez-vous ses hurlements, tandis que les bras tordus il prendrait à témoin tout l'univers pour protester contre une aussi effroyable cruauté, de quelle clameur éperdue il appellerait le monde devant ces crimes où chavirerait sa raison.

Mais alors, Guillaume II, et tant de Belges, tant de Russes, tant de Français? Aucune réparation ne sera suffisante, aucun châtement assez cruel en regard du mal accompli.

En attendant, nous tous qui souffrons, conservons notre courage, croisons nos mains sur nos blessures, prenons la pourpre dans nos deuils et marchons fièrement dans la sévère beauté de l'honneur. Plus profondes seront les plaies creusées au flanc de la patrie, plus large sera le stigmate au front bestial de l'Allemagne.

La chronique dira fidèlement à quel point en était la civilisation mondiale en l'an d'horreur, de bluff, et de prétention 1914-1915, et quel réflexe provoqua le retour à la barbarie.

Sa notation scrupuleuse, en opposant l'héroïsme à l'infamie, tournera à la confusion du plus grand nombre et, là aussi, la marque ne s'effacera pas.

Cela nous porte loin dans l'avenir, au moment où le sang innocent sera retombé et sur ceux qui l'ont versé et sur ceux qui l'ont regardé couler.

Pouvons-nous espérer que justice sera faite impitoyablement?

Afin de ne pas faiblir, au jour des traités de paix, que les plénipotentiaires introduisent dans la salle une longue et silencieuse théorie d'enfants sans mains. En face des délégués teutons, qu'ils inscrivent contre la muraille un *mane thecel pharès* vivant.

Cependant, quoi que l'avenir nous réserve, s'il n'est pas trop tard encore pour que les neutres fassent un geste vengeur vis-à-vis de l'Allemagne, il est trop tard vis-à-vis de l'honneur.

Le crime monstrueux des Germains n'appartient pas à leur seule race et, devant la postérité, il restera le crime universel.

23 février 1915

Marguerite BURNAT-PROVINS

(fin)

EN GUISE DE POSTFACE

Les textes que vous venez de lire ne sont pas récents. Il ne s'agit pas d'une amère réflexion sur le monde d'aujourd'hui, déclenchée par la barbarie ambiante. Ils ne se rapportent pas à la guerre de 39-45, ni à la guerre d'Indochine, de Corée, du VietNam, d'Algérie, du Golfe. Ce n'est pas une condamnation de tous les massacres en Afrique, en Asie, en Amérique latine, sur lesquels, avec une gigantesque hypocrisie, nous jetons un voile, refusant de voir que s'il est rouge, c'est de la couleur du sang et non de celle des décorations.

Non! Ces textes ont été publiés dans un journal français du Pays basque, la première année de la Grande Guerre. Pour bien les comprendre, il est indispensable de se reporter à l'époque de leur publication. Ce sera donc essentiellement d'une remise en situation qu'il va s'agit ici, d'un tableau de l'Europe belligérante de 14-18, sans lesquels on ne peut que très difficilement saisir – voire pas du tout – les comportements des individus et des États. Ce rappel est d'autant plus nécessaire qu'il y a eu d'innombrables détournements, occultations, récupérations, dans la présentation des événements de ces années-là. Les réactions de Marguerite Burnat-Provins ont ceci d'intéressant qu'elles correspondent exactement à la mentalité profonde d'une époque, époque qui a su, d'un coup, balayer ses divergences pour retrouver une unité. Mais ces réactions sont aussi prémonitoires. Elles dévoilent un mal latent, profond, permanent. Tous ces textes sont une voyance de l'âme.

Politiquement, l'Allemagne n'existe que depuis quarante-trois ans. C'est à Versailles, en 1871, que l'Empire est proclamé à la place des États de la Confédération germanique (1815), dont l'Autriche a été exclue en 1866, après la défaite de Sadowa. Une prussianisation qui sera acceptée avec une relative facilité, sauf en Bavière, où la forte tutelle des Hohenzollern sur les Wittelsbach profitera outrageusement de la démence (?) de Louis II.

Au moment où la guerre éclate, quatre-vingt-treize intellectuels, de Max Liebermann à Gerhart Hauptmann, en passant par Max Reinhardt, signent un manifeste où l'on peut lire: «Sans le militarisme allemand, la culture allemande aurait depuis longtemps disparu de la planète. Nous ne pouvons arracher à nos ennemis les armes empoisonnées du mensonge. Nous ne pouvons que proclamer à la face du monde qu'ils portent faux-témoignage contre nous. A vous qui nous connaissez, qui avez fait cause commune avec nous en veillant sur la possession suprême de l'humanité, à vous nous crions: Croyez-nous! Croyez que nous mènerons ce combat jusqu'au bout comme un peuple civilisé pour lequel ce que lui ont légué un Goethe, un Beethoven, un Kant est aussi sacré que son foyer et sa glèbe.» On retrouvera, au cours de la guerre, l'écho de cette déclaration dans la presse suisse: «L'Allemagne donne l'exemple d'un peuple résolu à tous les sacrifices – telle Carthage prête à boire l'urine de ses mulets, à se nourrir de la graisse de ses cadavres.» Le seul rejet viendra de jeunes bourgeois essentiellement citadins,

fondamentalement «anti», mais sans position politique claire. Ils formeront, pour beaucoup, l'expressionnisme pictural, puis cinématographique.

Dans les années qui précèdent le conflit, la volonté d'expansionnisme de Guillaume II est manifeste, et les alertes sévères, comme le coup d'Agadir, en 1911, annoncent la guerre que cependant peu de gens hors d'Allemagne voient venir. L'armée ne dépend pas du Parlement, mais exclusivement de l'Empereur. Le ministre n'a d'autre rôle que de faire entériner les desiderata impériaux transmis par les maréchaux. L'armée est en quelque sorte un Etat dans l'Etat.

En France, en 1914, les nationalistes et les socialistes s'affrontent. Pour les premiers, Albert de Mun, Maurice Barrès, Paul Déroulède et la Ligue des Patriotes: la revanche sur la défaite de 1871, l'Alsace-Lorraine à reprendre, «la ligne bleue des Vosges», Jeanne d'Arc béatifiée en 1909. Les socialistes, eux, républicains acharnés, solidement attachés aux principes de la Révolution, anticléricaux, antimilitaristes et pacifistes, dont Jean Jaurès, figure emblématique, sont tous intimement persuadés qu'en cas de guerre, aucun ouvrier allemand n'acceptera de prendre les armes contre un ouvrier français. D'autre part, les suites de l'Affaire Dreyfus (1894-1906), où se conjuguent tant de paramètres, se font encore sentir. Certes, le capitaine Dreyfus était juif, mais il était aussi officier, c'est-à-dire un représentant de l'armée. Je vous laisse le soin de penser à toutes les combinaisons: nationaliste, donc défenseur de l'armée, et antisémite, pacifiste fervent et

prosémite, etc. Que de familles ont été déchirées, divisées par l'Affaire! On ne le mesure pas encore aujourd'hui. J'ai le net souvenir que pendant l'Occupation, les plaies n'étaient pas complètement fermées, et qu'elles tendaient à se rouvrir pour un rien.

Voyons maintenant la position de l'Eglise. En 1904, Emile Combes («le p'tit père Combes» comme on l'a surnommé), président du Conseil, est l'auteur de la loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'année suivante, la France, «fille aînée de l'Eglise», devient un Etat laïc. L'une des premières mesures – sinon la première – prise par l'Etat sera la saisie des biens du clergé. L'armée est chargée des expulsions... Pour donner une idée de ce que fut la mainmise de l'Etat sur les biens du clergé, il suffit, se promenant à Paris, de voir le grand bâtiment qui fait l'angle de la rue Oudinot et du boulevard des Invalides. Cet ancien hôtel du comte de Montmorin, qui fut un temps la propriété du général Rapp, appartenait depuis 1847 au noviciat des Frères des Ecoles chrétiennes. En 1905, il abrita le ministère des Colonies. Et, pour bien montrer la main de l'Etat laïc et républicain, un service de chaque ministère y avait au moins un bureau.

L'offensive conjointe menée contre l'Eglise et contre l'armée se traduit par des obstacles mis à l'avancement d'officiers pratiquants, et par l'établissement de listes noires (il ne fait pas bon être un «officier tala», c'est-à-dire «allant-à-la messe»). Cette offensive se double d'une attaque de la part de l'Université, qui devient un foyer de mépris à l'égard de l'armée. Pirenne, un historien belge, observe les défigurations successives infligées à l'histoire

de France et en arrive à penser que «certains manuels semblent avoir été écrits par des ennemis de la France». Gustave Hervé, professeur d'université et journaliste, incite les conscrits «à planter le drapeau dans le fumier». On finit par le mettre à la retraite... quand même!

Socialement, la France compte trois classes et une masse importante: les paysans. La noblesse, qui ne représente qu'un tout petit nombre, survit grâce au respect de ses valeurs et de son passé, et à l'orgueil de son rang. La bourgeoisie, elle, triomphe. Depuis Thiers, dont le mot d'ordre: «Enrichissez-vous!» est bien connu, elle a grandi au point de se partager entre grande et petite bourgeoisie, la première tentant de se fondre dans la noblesse par mariage, par achat de patronymes tombés en désuétude, voire par modification de noms, «Dupont» devenant «du Pont», par exemple. La seconde, vivant dans une aisance relative, pousse ses enfants avec ténacité vers une reconnaissance sociale et économique supérieure. Ces bourgeoisies sont nées surtout du commerce, de la révolution industrielle sous le Second Empire, et ont très souvent gardé des liens plus ou moins étroits avec la terre.

La masse ouvrière, elle, peine durement pour vivre. La première Fête du travail (1er mai 1891) a été violente, particulièrement à Clichy et à Fourmies, dans le Nord, où quatre jeunes filles et un garçon de douze ans ont été tués par la troupe chargée de maintenir l'ordre. C'est la naissance effective du prolétariat comme force politique et sociale. La CGT (Confédération Générale du Travail), fondée au congrès de Limoges en 1895, devient

l'organisme dirigeant des milieux syndicalistes. Les idées révolutionnaires de Karl Marx trouvent une large audience. Un socialiste, Lassalle, donne à ses adeptes ce mot d'ordre: «Il faut apprendre au peuple qu'il est malheureux.» En 1898, à l'approche des élections – est-il besoin de le préciser? – deux lois sont votées sur les sociétés de secours mutuel et les accidents du travail. En avril 1905, sous l'impulsion de Jaurès, l'unité socialiste, faisant suite à l'unité syndicale, est cimentée. Le parti d'extrême-gauche, quant à lui, est désigné sous le nom de Section Française de l'Internationale Ouvrière (SFIO). Cependant, à part une loi accordant aux vieillards, aux infirmes et aux incurables le bénéfice de l'assistance obligatoire, rien de très social. Les grèves se multiplient, surtout dans les bassins miniers du Nord. Le 1er mai 1906, Clémenceau, revenu à la Chambre (il avait perdu son siège de député dans les remous de l'affaire de Panama en septembre 1893), devenu ministre de l'Intérieur, fait arrêter les dirigeants de la CGT. Cette même année est votée la loi sur le repos hebdomadaire. De 1907 à 1910, le climat social est très lourd et constamment troublé par des grèves plus ou moins violentes. En septembre 1912, au congrès du Havre, pour assurer l'indépendance du syndicalisme, la CGT rompt avec le parti socialiste. En juillet 1914 enfin est votée la loi de l'impôt sur le revenu.

Dernier élément du corps social, la province paysanne vit dans des conditions encore très proches de celles de la paysannerie ancienne. Le célèbre discours d'André Maraux n'est pas caricatural, qui met sur le même plan le travail paysan d'aujourd'hui et celui de l'époque

pharaonique. Les grands bouleversements n'auront lieu qu'après le milieu du XXe siècle. La terre se travaille encore uniquement en fonction des saisons. L'engrais utilisé est un engrais naturel. La seule grande amélioration apportée au fil des ans est la serre – encore rare et fort chère à la construction. On se sert surtout de la cloche de verre pour certains légumes qu'il faut particulièrement protéger dans leur croissance.

Permettez-moi quelques souvenirs personnels, qui cependant ne remontent qu'à la dernière guerre – mais entre 1914 et 1939, il y a eu dans ce domaine si peu, si peu de différence! Mes grands-parents vivaient dans une petite ville de Corrèze. La retraite de mon grand-père ne lui permettait guère plus que de se payer son paquet de tabac hebdomadaire, et le café, quelques dimanches d'automne ou d'hiver, où il retrouvait, l'après-midi, des gens de son âge pour «faire une manille», sans enjeu bien sûr. Mes grands-parents vivaient de leur jardin – pas bien grand mais amoureusement cultivé – et de quelques services rendus: réparation de parapluies par ma grand-mère, pose de bandes de caoutchouc sur les sabots par mon grand-père, qui assumait aussi une représentation de compagnie d'assurance, dont l'aigle de l'enseigne ornait l'intérieur d'un volet de la cuisine. Et là encore, cela se faisait sans échange d'argent, sauf pour l'assurance. Il est vrai que chaque après-midi, la ligne sur l'épaule, mon grand-père allait pêcher dans une des trois rivières – selon la sorte de poisson réclamée par sa femme – le repas du soir...

J'ai connu cette paysannerie simple, dure au travail, vivant à l'exact rythme des saisons, si profondément attachée à son sol que l'idée d'aller faire un tour à la ville, même la plus proche, ne l'effleurait pas. Manque de curiosité? Sans doute. Manque de temps, à coup sûr. Sans compter que le groupe social avait un sens. La radio – en 1939 encore – était relativement rare, inexistante donc en 1914. L'électricité n'arrivera qu'après la guerre, bien après. La voiture, n'en parlons pas. Les longs trajets, entrepris uniquement pour des raisons impératives, se faisaient «en chemin de fer» – on ne disait pas «le train». Chez nous, il n'y avait ni âne, ni cheval, mais des bœufs et des vaches. Parfois le vélo suppléait aux pieds... A cela s'ajoute un très fort sentiment d'appartenance à une région dont les mouvements actuels donnent une idée fautive, parce que s'y mêlent beaucoup trop d'éléments qui n'ont rien à voir avec le régionalisme. On était alors profondément, très profondément, d'une province, d'une ville, d'un village.

L'armée, pour enfin revenir à elle, de bouleversements en catastrophes, de louanges en insultes, de discussions en promotions politiques, subit en outre, pour la durée du service militaire obligatoire, la loi des trois ans, puis celle des deux ans en 1905, pour revenir, en août 1913, à celle des trois ans. A ce moment-là, à elle seule, l'Allemagne peut aligner, en cas de conflit, plus du double des effectifs de l'armée française. Ne parlons pas de l'armement. Or, en octobre 1912, l'incendie de l'Europe a déjà commencé, par la première guerre des Balkans. Mais le jeu politique, toujours médiocre,

extraordinairement médiocre, continue. Au nom des idées, contre la réalité.

Voilà donc où en est la France en 1914. Sur le plan de la politique extérieure, notre alliance avec les Russes est très solide; avec l'Angleterre, les vieilles rancunes, les vieilles oppositions ont été gommées. Sur le plan de la politique intérieure, on se trouve en début de législature. La Chambre issue des élections de 1910 a été remplacée en mai 1914 et se compose de trois cent cinquante députés de gauche sur cinq cent quatre-vingt seize. Ces députés refusent de réviser la loi des trois ans et, dès le 12 juin 14, renversent le gouvernement qui invoquait le danger extérieur. Nous sommes à huit semaines de la guerre. Le plus important paraît alors de voter l'impôt sur le revenu. Le 31 juillet, socialiste et pacifiste, Jean Jaurès est assassiné au café du Croissant. Le 2 août, c'est la mobilisation générale. Le 4 août, la guerre est déclarée à l'Allemagne, et l'Union sacrée proclamée sous les applaudissements des Chambres. Le 12 août, unie à la Russie et à la Grande-Bretagne, la France déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie.

Dans un ouvrage injustement oublié, *Les Funérailles bourgeoises*, paru en 1933, Paul Achard écrit: «Par-dessus les nations, la France et l'Allemagne se défiaient maintenant à voix haute. L'attentat de Sarajevo, la localisation du conflit, la question austro-serbe, les médiations, tout cela n'existait plus; il n'y avait plus, face à face, que deux peuples ayant un vieux compte à régler. Tout prétexte était bon pour en venir aux mains et

même mieux, en l'absence de prétexte, la seule raison de se casser la gueule était suffisante.»

Roland Dorgelès, P.B. Gheusi, Pierre Mac Orlan, André Salmon parmi bien d'autres adhèrent à ce comportement belliqueux. On entre en guerre avec joie. Là encore, par contraste, un souvenir personnel. J'étais en vacances chez mes grands-parents dans le centre de la France, lorsqu'un jour de septembre on entendit soudain les cloches de l'église sonner d'une façon que je ne connaissais pas, et l'on vit passer devant la fenêtre le tambour suivi de quelques personnes silencieuses. Il s'installa à sa place habituelle, à l'angle de notre rue et de celle montant vers les collines. Les gens arrivaient en silence. Après le roulement de tambour, on entendit l'avis de mobilisation générale. «C'est la guerre», dit à mi-voix mon grand-père en me serrant très fort l'épaule de sa main droite. Il y eut un long soupir qui s'est comme superposé au silence sans le rompre. Nous sommes revenus à la maison et nous avons tout de suite écouté la radio. Le gamin de huit ans que j'étais n'a gardé que cela dans la mémoire: l'accablement. Plus tard, au gré des lectures, des conversations, j'ai posé des questions sur 1914, et tous m'ont fait la même réponse: «En 14, on pensait mettre une fleur au fusil et entrer à Berlin!»

Inimaginable! La mobilisation générale se fit dans l'enthousiasme. Théodore Botrel, d'autonomiste breton qu'il était, devint patriote français. Aucun prêtre ne fit défaut, les socialistes mirent leur pacifisme au vestiaire, Gustave Hervé lui-même écrivait au ministre de la Guerre: «Je vous prie de m'incorporer dans le premier

régiment d'infanterie qui partira pour le front.» Jouhaux, secrétaire général de la CGT, s'écriait: «Je pars demain pour porter la liberté au monde comme l'ont fait nos pères.»

Paul Achard à nouveau: «A un moment, une musique jouant *Le Chant du départ* souleva une formidable vague d'enthousiasme dans un bruit de verres cassés et de tables renversées. La guerre, moment musical de l'âme, s'emparait des cerveaux et des cœurs [...] Comme un exutoire à l'humeur belliqueuse du monde, la déclaration de guerre à la France se produisit l'après-midi [...] Dans les gloires du soir d'été, une clameur immense monta vers le ciel empourpré. La guerre n'avait pas encore revêtu ses voiles de deuil sur son manteau rouge.»

Manquant cruellement d'armes et de munitions, entre autres, la France est envahie et, courageusement, le 3 septembre, le gouvernement va s'installer à Bordeaux, d'où il ne réintègrera Paris que le 9 décembre, après la victoire de la Marne. L'invasion semble contenue et les armées, face à face, s'enterrent dans les tranchées pour quatre ans...

Dès 1914, on parle des atrocités de l'armée allemande. Avec d'autant moins de références et d'autant plus d'inventions, parfois, que l'Allemagne a violé la neutralité de la Belgique. L'armée allemande, dopée par sa situation politique (voir ci-dessus), est commandée par Guillaume II que, dans un livre de dénonciation, Tancrède Martel, en 1917, désignera comme «le bandit en

chef, le bourreau de l'Europe, l'ennemi du genre humain coupable de crimes contre la personne humaine, crimes contre le droit des peuples, crimes contre la civilisation». On cite des faits précis, on donne des noms, des adresses. On raconte les bombardements, les destructions civiles, les pillages, les incendies. Les dessinateurs humoristiques ne sont pas les moins virulents. Forain, par exemple, en légende d'un dessin montrant une voiture battant pavillon de la Croix-Rouge qui croise un soldat, écrit: «Cache ton drapeau, tu vas te faire tuer.» Abel Faivre, dessinant la ville de Constantinople vue de la terrasse d'un palais, fait dire à l'officier allemand qui la contemple, le bras droit posé sur l'épaule d'un Turc: «Quel dommage que nous soyons alliés... quel beau bombardement!»

Pourquoi une aussi longue présentation de l'époque? Parce que je la crois indispensable pour faire comprendre les étonnements, les effarements, les prises de position de Marguerite Burnat-Provins.

Qui est-elle, à ce moment-là? Agée de quarante-deux ans, mariée et divorcée, remariée à un ingénieur valaisan, elle a publié plusieurs ouvrages – dont le superbe *Livre pour toi* qu'Henry Bataille, et ce n'est pas rien! s'honorera d'avoir préfacé. Elle vit avec certaines difficultés financières et physiques une période de création intense qui a commencé en 1898. Création autant en peinture qu'en littérature : elle a déjà exposé avec succès. Femme de tête et de cœur, comme le furent

bien plus souvent qu'on ne le croit les femmes de cette époque, elle a déjà polémique par voie de presse. Son premier article, véhément, en faveur de la protection des paysages suisses, publié dans la *Gazette de Lausanne*, date du 17 mars 1905. Elle n'a pas l'habitude de mâcher ses mots et se bat avec énergie pour ses idées.

Il ne faut pas oublier non plus, et c'est une clé pour la bonne lecture de ses articles, que Marguerite Burnat-Provins est née à Arras et qu'elle a passé son enfance et son adolescence dans cette ville et dans la région du Nord, Belgique comprise, régions occupées dès 1914. Elle ne sait pas encore que tout ce qu'elle a laissé dans la maison familiale de Cantin, près d'Arras, tableaux, dessins, manuscrits, correspondance, disparaîtra dans les incendies et les pillages. De plus, cette femme à la santé médiocre, à l'enthousiasme créateur, habitée parfois d'une verve pamphlétaire sans réticences, se trouve brusquement seule à Bayonne, ville dont le climat ne lui convient pas; son mari est rappelé en Suisse par la mobilisation, elle est sans nouvelles de sa famille qui se trouve en pleine zone des combats.

Représentons-nous une femme, artiste du verbe et de la couleur, donc dotée d'une sensibilité plus aiguë que le commun des mortels, qui apprend que le général von Bülow, commandant en chef la 2^e armée allemande, a fait bombarder la ville et la cathédrale de Reims; qu'il a, le 22 août 1914, après le pillage et la destruction du village d'Andennes, fait apposer cette affiche: «C'est avec mon consentement que toute la localité a été brûlée et que cent personnes environ ont été fusillées.» Le même

général, le 16 octobre, prescrira à son armée l'emploi de lance-flammes, de liquides fumigènes et de gaz asphyxiants. Les informations de ce genre ne cessent s'arriver, sans oublier que, le 25 septembre 1914, les Allemands sont à Senlis, c'est-à-dire à soixante kilomètres de Paris!

Il est donc évident que tout ce qui se dit, s'écrit, se diffuse au sujet des atrocités commises par les Allemands ne peut que provoquer chez Marguerite Burnat-Provins une juste colère et, à l'instar de tout écrivain, elle se sert à nouveau de sa plume comme d'une arme. Elle s'adresse tout naturellement au président du Conseil, René Viviani, et c'est le premier des huit articles que l'on vient de lire. C'est là que l'artiste pose la question essentielle, la seule question que tous auraient dû se poser, question encore aujourd'hui – et j'ose l'affirmer, aujourd'hui plus que jamais – sans réponse: la civilisation existe-t-elle?

Je me contenterai d'énumérer brièvement les points forts de ces textes, car il est plus utile de se forcer à réfléchir que de lire les réflexions d'un autre sur un sujet aussi grave. Je garde l'espoir qu'un jour, telle ou telle remarque sur notre lâcheté, notre veulerie, nous fera monter, ne fût-ce que quelques instants, le rouge de la honte au front.

Dans le deuxième article, Marguerite Burnat-Provins aborde la question de la solidarité internationale. Ce sujet est amené par les massacres de civils dont on parle de plus en plus, à mesure que les réfugiés des zones de

combat affluent à l'arrière. A mesure qu'arrivent du front des trains de blessés que l'on disperse dans toute la France. On commente avec horreur l'ordre donné par le général Stenger, commandant la 58e brigade d'infanterie dans le Nord de la France, prescrivant l'achèvement des blessés et la mort immédiate des prisonniers de guerre, sous prétexte qu'«aucun homme vivant ne doit rester derrière nous» (ordre signé à Thiaville, le 20 août 1914). Combien de fois, enfant, adolescent, étudiant, ai-je entendu les personnes qui avaient vécu les événements me dire: «Ah! si tu avais vu ces soldats! Tout ce sang! Et les amputés si jeunes!» Or, ces gens se trouvaient à ce moment-là à des centaines de kilomètres des zones de combat.

Dans le troisième article, la réalité l'emporte sur le rêve. Logiquement d'ailleurs, puisque les conceptions humanistes ont fait faillite. Une phrase résume l'article, un membre de phrase même: «[...] au lieu de jouets à des enfants sans pères, il eût mieux valu envoyer des canons pour diminuer le nombre des orphelins [...]».

Le quatrième article, plutôt qu'une mise en garde, met en scène une prémonition: cette guerre est une préface à d'autres qui seront pires. Car il y a, au-dessus de tout, au-dessus des souffrances, des morts, des crimes, des ruines, quelque chose qui efface tout, et qui est l'INTERET. A propos, avez-vous réfléchi aux «guerres» récentes du Moyen-Orient? Anecdote: Fritz Haber, le chimiste allemand qui a inventé les gaz de combat, dont l'ypérite – vous connaissez? – s'est vu décerner le prix Nobel de chimie en 1919. Ah! j'oubliais, puisque j'actualise un

peu ces textes, de signaler que ce chimiste a aussi inventé le cyclon B, qui servit beaucoup pour le génocide de 39-45.

Le cinquième article montre comment, au moment de la Première Guerre mondiale, on voyait l'Allemagne. Certes, certes, mais sa récente formation d'Etat (voir ci-dessus), le manque de contacts humains (peu de voyages, longs, pénibles et coûteux, pas encore de congés payés) expliquent l'ignorance. Goethe disait: «L'Allemagne n'est rien, mais chaque Allemand est beaucoup. Or, les Allemands croient précisément l'inverse.» Au fait, qu'aurait écrit Marguerite Burnat-Provins en 1945?

Le sixième article est un constat d'échec et se termine sur une note d'humour très noir. Mais je pense tout à coup à deux organismes que notre auteure n'a pas connus, mais pressentis, non dans leur existence, mais dans leur inutilité: la Société des Nations et l'Organisation des Nations-Unies...

Le septième article pourrait s'intituler «œil pour œil, dent pour dent» face à l'impuissance spirituelle de Pie X, de Benoît XV... Eh! bien, repensons à Pie XII. Pensons à Jean Paul II...

Le huitième article résume et conclut. Il n'y aurait rien à ajouter, si ce n'est que ce texte pourrait constituer, si nous remplaçons les noms propres, le dernier chapitre de tout livre d'histoire sur les nations européennes pour la fin du millénaire.

Les positions de Marguerite Burnat-Provins ont donc une dimension toute particulière qu'il convenait de souligner. Cette dimension est celle de la réflexion. Certes, elle accuse, elle dénonce les crimes de guerre, mais surtout elle élève le débat: elle fait appel à la conscience des peuples. Et, prophétique, elle annonce non seulement la guerre de 39-45, mais aussi les guerres qui ont suivi et qui se succèdent depuis un demi-siècle. Le poète sentait le règne de l'argent, le peintre voyait la lâcheté derrière la médiocrité. Il faut ajouter que la polémiste ne trempe pas sa plume dans un encrier, mais dans un cœur de femme. D'où la vérité de ces textes. Il n'y a pas une poète, une romancière, une peintre, derrière ces lignes, il ne s'y trouve qu'un cœur saignant qui met l'être humain en accusation: ses mots sont aussi durs pour les lâches que pour les meurtriers.

Il n'y a pas de but humain.
Le destin est indéterminé. ***

Lorsqu'en 1945, à l'hôtel Lutetia à Paris, nous portions les civières ou aidions à marcher ceux qui arrivaient tout droit de Buchenwald, de Dachau, d'Auschwitz ou d'ailleurs, j'ai entendu, je m'en souviens fort bien, car l'inattendu m'a frappé, au milieu des pleurs, des lourds silences, une femme dire: «Mon Dieu, comment a-t-on pu faire cela?»

La réponse est dans les articles de Marguerite Burnat-Provins: «La civilisation n'existe pas.»

Claude LAFAYE

BULLETIN D'ADHESION

A retourner à Madame Françoise Charlotte Giffet,
secrétaire de l'Association, Avant-Poste 11, 0105
Lons-le-Saunier

NOM et prénom: _____

Adresse: _____

Je soussigné(e), adhère à l'Association des Amis de
Marguerite Burnat-Provins et verse ce jour ma
cotisation annuelle pour 20... par chèque ou virement
postal à notre

CCP 14-12221-1

Date: _____

Signature: _____

Le montant minimal de la cotisation est de 100...

**ASSOCIATION DES AMIS DE
MARGUERITE BURNAT-PROVINS**

Articles 1, 2 et 7 extraits des statuts de l'Association

Art. 1 En mémoire de Marguerite Burnat-Provins, écrivain et peintre, née en 1872 à Arras et décédée le 20 novembre 1952 à Grasse, une association est créée le 27 janvier 1988.

Art. 2 L'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins est créée en application des articles 60 et suivants du Code Civil Suisse.
Elle n'a pas de but lucratif.
La durée est indéterminée.

Art. 7 L'Association se propose:

- a) de maintenir vivant le souvenir de Marguerite Burnat-Provins et d'assurer le rayonnement de son œuvre littéraire et picturale;
- b) de susciter des recherches concernant son œuvre et sa personnalité dans le cadre de son époque;
- c) de stimuler l'intérêt des institutions et des médias;
- d) de stimuler toute initiative éditoriale de son œuvre littéraire connue ou inédite et de sa correspondance;
- e) de stimuler la publication d'un éventuel catalogue raisonné des œuvres picturales.

BULLETIN D'ADHESION

A retourner à Madame Francine Charlotte Gehri,
secrétaire de l'Association, Avant-Poste 11, 1005
Lausanne

NOM et prénom:

Adresse:

Je, soussigné/e, adhère à l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins et verse ce jour ma cotisation annuelle pour 2. . . par chèque ou virement postal à notre

CCP 17-123221-1

Date:

Signature:

Le montant minimal de la cotisation est de frs. 40.-

ASSOCIATION DES AMIS DE
MARGUERITE BURNAT-PROVINS

L'Association publie des Cahiers annuels dont seuls les quatre derniers numéros sont disponibles sur demande au Secrétariat de l'Association, au prix de Fr. 20.- l'exemplaire.

CAHIER 8, 1996 *Ma Ville*

CAHIER 9, 1997 *Poèmes troubles et Ma Ville*

CAHIER 10, 1998 *La musique*

CAHIER 11, 2000 *La guerre*

Tous ces Cahiers sont illustrés de reproductions d'œuvres de Marguerite Burnat-Provins, par les soins de Romaine de Kalbermatten Renaud

BULLETIN DE COMMANDE

A retourner à Madame Francine Charlotte Gehri,
secrétaire de l'Association, Avant-Poste 11, 1005
Lausanne

Je soussigné(e), membre de l'Association des Amis de
Marguerite Burnat-Provins,

NOM et prénom:

Adresse:

désire recevoir, accompagné(s) d'un bulletin de
versement CCP (port en sus),

..... exemplaire (s) du CAHIER no

..... exemplaire (s) de *Marguerite Burnat-Provins*,
Catherine Dubuis et Pascal Ruedin, Lausanne, Payot,
1994, au prix de Fr. 29.- l'exemplaire.

..... exemplaire (s) de *Poèmes troubles*, Marguerite
Burnat-Provins, Bordeaux, L'Escampette, 1999, au prix
de Fr. 18.- l'exemplaire.

Lieu et date:

Signature: